



**HAL**  
open science

# Morphosyntaxe de l'espagnol ancien et moderne : vers une linguistique du signifiant

Gabrielle Le Tallec Lloret

► **To cite this version:**

Gabrielle Le Tallec Lloret. Morphosyntaxe de l'espagnol ancien et moderne : vers une linguistique du signifiant. Linguistique. Université Paris 3 Sorbonne Nouvelle, 2009. tel-01846019

**HAL Id: tel-01846019**

**<https://hal.science/tel-01846019>**

Submitted on 13 Aug 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ DE LA SORBONNE NOUVELLE (PARIS 3)  
U.F.R. D'ÉTUDES IBÉRIQUES ET LATINO-AMÉRICAINES

---

**GABRIELLE LE TALLEC-LLORET**

UNITÉ ET DIVERSITÉ EN LINGUISTIQUE  
HISPANIQUE –

Morphosyntaxe de l'espagnol ancien et moderne : vers une  
linguistique du signifiant - T. 1

MÉMOIRE DE SYNTHÈSE

**5 décembre 2009**

DOSSIER D'HABILITATION À DIRIGER DES RECHERCHES

Membres du jury :

José Antonio Vicente Lozano, Université de Rouen

Frédéric Bravo, Université de Bordeaux 3

Christian Camps, Université de Montpellier 3

Marie-France Delpont, Université de Paris 4- Sorbonne

Gilles Luquet, Université de Paris 3- Sorbonne nouvelle (garant)

## SOMMAIRE

Avant-propos

I – L’espagnol ancien : point de départ d’une réflexion centrée sur l’approche diachronique de la langue (1998-2005)
--

### **A- Histoire d’une disparition**

- L’étude diachronique de Nantes (1998)
- L’approche référentialiste ou l’insatisfaction – Thèse (1999)

### **B- À la recherche de l’unité**

- Recherche du signifié de langue, Lille (2000)
- Déflexité et mécanisme prépositionnel : l’accusatif prépositionnel dans la *Primera Crónica*, Perpignan (2002)

### **C- Retour au problème de traduction**

- La langue, outil de communication ou objet culturel ? Angers (2002)

- Approche contrastive espagnol/français : histoire d'une bifurcation
- Déflexité et nouvelles perspectives

<p>II – L'espagnol moderne : de l'unité à la diversité et de la diversité à l'unité (2003-2007)</p>
---

**A- Le choix aspectuel : la navette entre la langue et le discours**

- *Haber* au futur + participe passé, Santiago de Cuba (2003) ; *haber* au conditionnel + participe passé, Santiago de Cuba (2005)
- Linguistique et littérature : le choix aspectuel dans *Hijos de la ira* de D. Alonso, Dijon (2003) ; variations d'aspect chez J. Marías, Rouen (2006)

**B- Contrainte et liberté syntaxiques**

- La structure absolue dans *El intérprete* de N. Ponce, Toulouse (2005)
- Construction et destruction de la fonction auctoriale : de l'unique au multiple dans *Yo, el Supremo*, Paris (2007)

**C- Faits de langue, faits de discours : retour sur un faux débat**

- Journées de la SHF, Paris (2004)

III – À la recherche d'un « garde-fou » : le signifiant linguistique (dernière période)

**A- Premières approches de la linguistique du signifiant**

- Nouvelle lecture de *Ende* (2003)
- Rapprochement physique avec *Onde*, Paris (2005)

**B- Comment concilier l'étude du signifiant et les évolutions diachroniques ?**

- *Fueras ende*, Mérida-Mexique (2006)
- Syntaxe et *deixis* en espagnol ancien : le choix d'un repérage, Lugo (2007)
- Retour sur *Y*, Paris (2008)
- *O, do, onde, donde* : côté *signifiance*, San Francisco (2008)

**C- L'unité, la diversité et... le sujet parlant**

- La concordance des temps : question de méthode, les méthodes en question, Paris (2008)

Conclusion : regard rétrospectif et perspectives

## Avant-propos

C'est un exercice bien périlleux, non pas de se souvenir, mais de tenter de restituer la vue des choses qui était la nôtre il y a plusieurs années. Il faut extraire de sa mémoire les questions que l'on se posait hier en faisant abstraction de ce que l'on sait aujourd'hui, et, dans le même temps, se retenir d'ôter cette forme d'ingénuité inhérente aux toutes premières recherches, mais qui, néanmoins, ne laisse pas de nous irriter, parfois, à la relecture. Entre l'apprenti-chercheuse d'hier et la chercheuse d'aujourd'hui, les différences sont sans aucun doute notables et seront jugées sans concession. Mais le regard rétrospectif, que cet exercice de synthèse requiert, engendre inmanquablement une reconstruction, rendant impossible le simple retour, la simple photocopie des expériences et des pensées, déjà dépassées.

Le souvenir ne peut être défini, chez l'homme, comme le simple retour d'un événement, comme la pâle image ou la copie d'impressions antérieures. Ce n'est pas une simple répétition du passé, mais plutôt une renaissance, impliquant un processus de création et de construction. Il ne suffit pas de relever des éléments isolés de notre expérience passée ; il s'agit véritablement de les *re-cueillir* (*to recollect* = rassembler, réunir, se souvenir), les organiser et les synthétiser, les rassembler en un foyer de l'esprit. C'est

dans une telle rétrospection que réside la forme caractéristique de la mémoire humaine  
[...] <sup>1</sup>

En bien des aspects, cette construction qu'on nous demande d'élaborer, ici exposée, reproduit une distinction bien connue du linguiste historien de la langue, entre ce qu'il est attentif à relever – les différences observables entre deux états de langue – et ce qu'il est amené à reconstruire comme théorie explicative de ces changements. C'est la distinction que marque Christiane Marchello-Nizia entre changements et évolution.

[...] la nécessité s'impose de distinguer deux choses : les phénomènes que l'on constate, c'est-à-dire les différences existant entre deux systèmes linguistiques successifs, ou pour reprendre une expression de Cl. Lévi-Strauss, les « différences de différences », d'une part : ce sont les changements proprement dits ; et d'autre part, l'explication que l'on donne de ces changements, c'est-à-dire le processus qu'on reconstruit pour rendre compte du passage d'un état à l'autre. Les changements sont des faits qui s'offrent à l'observation. Mais ils sont le résultat de processus qui, eux, ne peuvent être observés, qui ne laissent le plus souvent (en tout cas en syntaxe) aucune autre trace que la différence que l'on perçoit. Ces processus, c'est ce que le linguiste se donne pour tâche de reconstituer : c'est, en propre, ce que l'on nommera *évolution*. *Le changement, c'est le résultat*, ce que l'on constate. L'évolution, c'est le processus,

---

<sup>1</sup> Ernst Cassirer, *Essai sur l'homme*, Paris, Les éditions de minuit, 1975 (édition originale *An Essay on man*, Yale University Press), p. 79.

invisible, et largement inconscient, que le linguiste a pour tâche d'expliquer, c'est-à-dire de reconstruire.<sup>2</sup>

Il faut donc accepter de jouer sur un double cinétisme pour rédiger une synthèse : remonter pas à pas vers les origines et constater à chaque étape franchie tout ce qui nous sépare des premières vues ; et aussi, redémarrer une seconde fois le parcours depuis le premier article mais, cette fois, en y lisant une trajectoire, en y trouvant un fil conducteur sans doute imaginaire mais quoi qu'il en soit, explicateur.

Cet exercice, très souvent jugé artificiel, nous amène, toutefois, à mettre noir sur blanc cette sorte de rebondissement mental qui s'est opéré dans notre esprit lorsque nous venons, tout juste, de concevoir une nouvelle étude. Selon le point de vue que l'on adopte, on peut retrouver dans le nouvel article la trace du précédent – et y voir « le présent chargé du passé » –, ou, depuis un article achevé, déjà en concevoir, dans la prolongation, le suivant – et y voir cette fois « le présent gros de l'avenir », pour reprendre la vision de Leibniz .

Tout travail de recherche – et a *fortiori* toute collection d'articles et/ou d'ouvrages – est toujours, d'une certaine façon, le fruit du hasard et d'une nécessité.

Au-delà de ces hasards qui accompagnent notre vie d'universitaire – hasard des lectures, des thèmes des colloques, des rencontres, des discussions – et nous définissent comme tout un chacun, touché par les contingences, nous portons une quête inscrite en nous, préoccupante, omniprésente, une recherche scientifique personnelle, pas toujours linéaire, avec laquelle on vit. C'est une forme de nécessité que de vouloir savoir,

---

<sup>2</sup> C. Marchello-Nizia, *L'évolution du français – Ordre des mots, démonstratifs, accent tonique*, Paris, Armand Colin, 1995, p. 28-29.



connaître, comprendre, et enfin expliquer. Cette quête nous tient et nous appartient. On peut nous dépouiller de tout moyen, ou au contraire nous charger de mille contraintes, elle est bien là, elle nous habite, parfois silencieuse, parfois criante.

Cette trajectoire de recherche, je la reconstruis donc à partir de ce que j'y vois maintenant. L'une des difficultés, et non des moindres, de ce travail de synthèse, a été de ne pas inscrire immodérément dans les articles passés mes préoccupations actuelles. Et pourtant, je ne peux que constater depuis mon aujourd'hui que s'est construite une démarche me menant tout droit au champ d'investigation auquel je me consacrerai pleinement désormais : la linguistique du signifiant.

Mon parcours de recherche a, en effet, été marqué par la quête d'une méthodologie qui s'est déroulée en trois grandes périodes.

**I– L'espagnol ancien : point de départ d'une réflexion centrée sur l'approche diachronique de la langue (1998-2005)**

**II– L'espagnol moderne : de l'unité à la diversité et de la diversité à l'unité (2003-2007)**

**III– À la recherche d'un « garde-fou » : le signifiant linguistique (dernière période)**

**I – L’espagnol ancien : point de départ d’une réflexion  
centrée sur l’approche diachronique de la langue  
(1998-2005)**

## A- Histoire d'une disparition

Éclairer les raisons de mon intérêt pour la particule de l'espagnol ancien *ende*, disparue de la langue moderne, passe par l'évocation d'une autre particule appartenant au français moderne, *en* (*j'en veux, j'en viens*), définitivement rangée par les hispanistes francophones au rayon des « problèmes de traduction ». Celui qui allait devenir mon Directeur de thèse, Jean-Claude Chevalier, évoqua ce problème au cours d'une séance de traduction, et suggéra l'idée d'une confrontation entre les solutions proposées habituellement par les grammaires et la réalité de la traduction de quelques œuvres françaises.

Pour la préparation de mon D.E.A portant sur « Les traductions de *en* : recherches sur l'expression de la partition en français et en espagnol » (1992), je constituai un *corpus* d'exemples à partir de cinq textes de langue française : *Madame Bovary*, *Les Mots*, *En attendant Godot*, *Les Bonnes*, *Le Petit Prince*. Dans ces textes, je relevai toutes les occurrences de *en* dans un emploi autre que prépositionnel, et reportai pour chaque exemple sa traduction (je disposais alors de cinq traductions pour *Madame Bovary*), avant de confronter texte de départ et texte d'arrivée.

Le relevé statistique des traductions montra que la solution proposée par les grammaires (*de* + adverbe déictique, *de* + pronom personnel, le plus souvent postposés au verbe), était très minoritaire face à l'écrasante majorité d'exemples où aucun signe linguistique ne venait répondre à *en* dans le texte d'arrivée en espagnol. Cette possibilité

de non-traduction également évoquée dans les grammaires provoqua les questions qui furent à l'origine de mon sujet de thèse.

Pourquoi l'espagnol moderne peut-il ne pas traduire *en* ? Dans le cadre de l'expression du « partitif », pourquoi l'espagnol moderne répond-il à la question *¿quieres pan?* par *sí, quiero* et le français moderne à *veux-tu du pain ?* par *oui, j'en veux ?*

Pourquoi l'espagnol moderne peut-il se permettre de ne pas faire de renvoi à du « déjà pensé » alors que ce renvoi est visiblement nécessaire en français ? Mais ce renvoi est-il linguistiquement nécessaire ? Quel renvoi l'article partitif *du* suppose-t-il ? Comment deux langues latines, partageant une même origine, ont-elles pu évoluer si différemment ?

Toutes ces questions que je me posais (en ces termes-là) à l'époque, m'offrirent la perspective d'une étude diachronique lorsque je les reliai à l'existence de particules anaphoriques de l'espagnol médiéval, y ayant survécu dans *hay*, et *ende* réduit à l'état d'archaïsme dans *por ende, aquende, allende*.

Aussitôt passé le cap des concours (Capes et Agrégation d'espagnol en 1993), je m'engageai alors dans une thèse, dirigée par Jean-Claude Chevalier, portant sur cette particule espagnole médiévale, *ende*.

*Ende* n'ayant fait l'objet d'aucune étude particulière à l'époque où j'étais en thèse, je disposais de faibles indices. En effet, glossaires et dictionnaires, dont le dictionnaire médiéval de Martín Alonso, posent les mêmes équivalences : *ende = allí, ende = de allí, de esto, de ello*. L'élucidation de la disparition de *y* et de *ende* par A. Badia Margarit dans l'article « Los complementos pronominalo-adverbiales derivados

de *ibi e inde* en la Península Ibérica », repose, elle, selon lui, sur la pauvreté d'emploi de ces particules, lesquelles, « no tuvieron nunca un completo arraigo en castellano ». Quant au dictionnaire étymologique de Corominas, il ébauche une explication en reliant la disparition de *ende* à celle antérieure de *y* : avant la disparition de *y*, *ende* dit la provenance d'un lieu et équivaut à *de allí*. Après la disparition de *y*, *ende* s'y substitue en ne désignant désormais le lieu que de façon statique et équivaut à *allí*.

Sans recourir aux ressources informatiques, je constituai un *corpus* d'occurrences de *ende* des débuts de l'espagnol (XI<sup>e</sup>, XII<sup>e</sup> siècles) jusqu'au moment de sa disparition située fin XV<sup>e</sup>-début XVI<sup>e</sup> siècle. Le dépouillement des textes fut systématique pour *ende* et *dende*, partiel pour *foras end*, *por ende* et l'article partitif *de*. L'une des difficultés majeures que je rencontrai fut la compréhension de la langue ancienne, pour laquelle j'étais peu armée. En dehors des cours de linguistique que j'avais suivis pour la préparation de l'épreuve orale d'agrégation, et ayant rejoint le cursus universitaire au niveau de la licence (3<sup>e</sup> année), après mes années en Classes Préparatoires, je n'avais pas eu l'occasion de me familiariser avec l'espagnol ancien. Pour cette raison j'ai fait le choix de lire les textes dans leur totalité, de faire un dépouillement, disons artisanal.

Je procèderais sans aucun doute différemment aujourd'hui, en ayant recours, au moins dans un premier temps, au *corpus* CORDE de la Real Academia. Le gain de temps procuré par les outils informatiques est indéniable, mais, avec le recul, je pense avoir tiré un grand bénéfice de mes lectures. Ces lectures intégrales, avant de rédiger ma thèse, m'ont en effet plongée dans la langue ancienne et procuré l'occasion d'observer non seulement *ende*, *dende*, *por ende*, etc., mais également une foule de « phénomènes

étranges » qui ont alimenté par la suite d'autres études. C'est par exemple à cette époque que j'ai relevé les emplois de *fueras ende* mais aussi de *o*, *do* et *onde*.

Je m'étais imposé trois choses dans ma thèse.

La constitution de ce *corpus* allait, certes, permettre de montrer, siècle après siècle, l'évacuation de *ende*, mais il faudrait aussi dégager une périodisation, c'est-à-dire montrer à quel siècle se situe le tournant dans l'évolution de ses emplois. Enfin, il faudrait apporter des explications à cette disparition et probablement l'inscrire dans une réorganisation systémique.

L'étude diachronique devait se doubler d'une étude synchronique de la particule anaphorique *ende*, une tentative de catégorisation permettant d'éclairer les raisons de sa disparition en même temps que celle de l'autre anaphorique, *y*. Le plan de l'étude tient compte de ces trois impératifs : marquer un tournant dans les emplois de *ende*, visible en observant le *corpus*, donner une identité catégorielle à *ende*, inscrire la disparition de la particule au sein de l'élaboration d'un système.

En 1998, mon Directeur de thèse jugea que je pouvais faire état de l'avancée de mes travaux lors du VIII<sup>e</sup> colloque de linguistique hispanique qui devait se tenir à Nantes au mois de mars. Ce fut donc à cette occasion que je rédigeai mon premier article.

– L'étude diachronique de Nantes (1998)

- 1 – « *Ende, diachronie d'une disparition annoncée* », in Antoine Resano (dir.), *Actes du VIII<sup>e</sup> Colloque de Linguistique Hispanique* (Nantes, 3-5 mars 1998), Édition du CRINI, Université de Nantes, 2000, p. 23-29.

Dans cet article, sorte de bilan de mes recherches, j'ai d'abord rendu compte de l'héritage latin jusqu'au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle. J'ai montré, ensuite, en quoi le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle marquait un tournant dans les emplois de *ende*, le partage de certains emplois avec *dende*, et étudié leur évacuation progressive, l'observation des variantes de manuscrits, pour certains textes, s'étant révélée très précieuse pour montrer cette évacuation. Enfin, cette disparition fut replacée dans la mise en place d'un système excluant le type de repérage que supposent *y* et *ende* au profit du repérage offert par les déictiques.

Je repris pour cela l'étude bien connue de Maurice Molho sur *y* et la sémiologie des verbes d'existence (*soy, estoy, voy, doy*), ce qui me permit de dégager dans mon étude diachronique deux étapes majeures : l'évolution de *y* (expliquée par M. Molho grâce au phénomène de la *subduction interne*) à partir du milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, suivie un siècle plus tard par l'évolution de *ende* (milieu du XIV<sup>e</sup> siècle), puis par sa disparition.

Malheureusement, je n'avais pas atteint mon troisième objectif qui était de caractériser *ende*, c'est-à-dire en soi et pour soi, indépendamment de l'évolution de ses

emplois. Et j'en ai pris conscience très rapidement, avant ma soutenance de thèse, laquelle m'a fort bien montré les insuffisances en la matière.

### **– L'approche référentialiste ou l'insatisfaction – Thèse (1999)**

J'avais fait le choix, dans ma thèse, d'une approche majoritairement référentialiste de la particule. En effet, les occurrences de *ende* ont été classées en fonction de la nature sémantique de l'élément anaphorisé : lieu, objet animé ou inanimé, événements, circonstances. L'approche référentialiste offrait un double intérêt : le premier était d'ordre pratique : classer quelques 2000 occurrences embrassant près de quatre siècles d'emplois. Le second répondait aux impératifs d'ordre diachronique : dégager une périodisation claire dans les emplois de *ende*.

Marquer une périodisation dans l'emploi de cette particule m'a semblé au départ impossible, puisque l'observation du *corpus* montre que *ende* conserve la même capacité référentielle des premières attestations jusqu'à sa disparition. Et c'est précisément à cette donnée capitale que j'aurais dû prêter la plus grande attention. J'ai bien établi que *ende* conserve les mêmes aptitudes, notamment celle d'être associé à un verbe de mouvement ou de prélèvement au XIII<sup>e</sup> siècle mais encore au XV<sup>e</sup> siècle ; celle d'être associé à un verbe statique au XIII<sup>e</sup> mais aussi au XV<sup>e</sup> siècle. La particule n'évolue pas, ne subit aucune modification. La périodisation que j'ai marquée se fonde, non sur l'évolution de la particule elle-même, mais sur ses emplois qui, eux, évoluent notablement.



C'est en cela que l'approche référentialiste m'a laissée totalement insatisfaite. Même lorsqu'il s'agit d'établir une périodisation dans les emplois d'un mot, donnée diachronique qui présente le plus grand intérêt, cela reste toujours et partout un simple classement des effets de sens. Il manquait donc là un éclairage capital : en dépit de leur disparité, tous ses emplois étaient autorisés par une valeur unique, en langue, de la particule. C'est la raison pour laquelle, après la taxinomie des emplois, je ressentis une très forte volonté unificatrice.

C'est ce parcours allant de la diversité des emplois décrits dans ma thèse, à l'unité du signe, qui m'amena à présenter, un an après ma soutenance, au IX<sup>e</sup> colloque de linguistique hispanique de Lille (2000), mon hypothèse sur le signifié de langue de *ende*. À partir de la conception saussurienne du signe linguistique (à un signifiant correspond un signifié, et un seul), je recherchai le signifié de langue de *ende*, et tentai de rendre compatible ce signifié unique avec la multiplicité des emplois discursifs observés dans ma thèse.

## **B- À la recherche de l'unité**

### **– Recherche du signifié de langue, Lille (2000)**

- 2 – « *Ende*, signifiant et signifié : pour une définition plus abstraite de la particule », in Yves Macchi (éd.), *Panorama de la Linguistique Hispanique, Actes du IX<sup>e</sup> Colloque de Linguistique Hispanique* (Lille, 16-18 mars 2000), Lille, Édition de l'Université Charles-de-Gaulle – Lille 3, 2001, p. 59-67.**

L'étude diachronique de *ende*, des débuts de l'espagnol jusqu'à sa disparition à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, rend compte d'une grande variété d'emplois et d'une évolution dans le mode d'exploitation de la particule, la période charnière se situant vers le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle. L'approche référentialiste de la particule laisse un sentiment d'insatisfaction dans la mesure où elle ne résout pas la question du signifié de *ende*. Dans cette nouvelle analyse de *ende*, j'appuyai cette recherche d'un « invariant » sur deux postulats :

- a- Tout mot de la langue connaît une seule signification et une pluralité d'emplois : en langue, le mot est doté d'une seule signification ; employé dans le discours, il peut renvoyer à des réalités différentes. Je suivis en cela les préceptes du linguiste Gustave Guillaume.

b- Le mode d'exploitation de l'instrument a visiblement changé mais l'instrument, lui, n'a pas changé. Sans avoir pleinement conscience des enjeux à l'époque, je sous-entendais que si le signifiant reste inchangé, le signifié aussi. Je sais aujourd'hui que cette question est loin d'être simple, j'aurai l'occasion d'y revenir.

Je posai donc l'hypothèse suivante : *ende* déclare l'idée d'une intériorité que l'on déserte. Cette forme hybride (*en + de*) suppose, en langue, deux postes qui restent inoccupés, vacants, à pourvoir. Dans le discours, cette idée d'une intériorité que l'on déserte laisse observer une grande diversité d'emplois : lieu géographique que l'on quitte, espace temporel que l'on abandonne, ensemble dont on extrait une partie, événement dont on tire des conséquences, etc.

Ayant eu le sentiment de m'être laissée piéger, dans ma thèse, par la multiplicité des effets de sens, par ce foisonnement des emplois possibles en discours, je pris bien soin, dans cette quête de l'unité, de ne pas faire entrer dans le signifié de la particule, des valeurs contextuelles. C'est en recherchant cette unité que je donnai davantage de satisfaction à mon besoin de comprendre le mécanisme. Il me sembla alors que la recherche de l'abstraction, du mécanisme général, était la seule voie à suivre afin de rendre compte des phénomènes plus particuliers, que l'on pouvait résoudre plus facilement les problèmes particuliers (notamment celui de certains emplois jugés marginaux), en accédant au mécanisme abstrait. Finalement, j'avais pris conscience de la méthode qu'il fallait suivre pour aboutir à une démonstration complète et convaincante.

J'avais également pris conscience de la particularité de certains mots, plus abstraits que d'autres, en particulier ceux qui permettent de « faire du lien » dans le discours. C'est la prise de conscience de cette *subduction exotérique* qui m'amena à rapprocher le mécanisme de *ende*, et de ses dérivés, du mécanisme prépositionnel.

Le latin tardif et médiéval ayant connu la disparition progressive de la flexion casuelle (mouvement général de la déflexité), le développement corrélatif des prépositions et de multiples particules permettait de déclarer linguistiquement les relations mentales entre les notions. Les mots ne portant plus en eux leur fonction, ce bouleversement rendait obligatoire le développement des tours prépositionnels, des conjonctions et des particules anaphoriques.

C'est en préparant le cours d'agrégation de linguistique sur le *Libro del Caballero Zifar* que j'observai un emploi surprenant de la préposition *a* en espagnol ancien, ou plutôt, une double syntaxe surprenante : « mató el ome bueno », « matara él aquel ome bueno » ~ « mató al ome bueno ».

Ce fut donc sur cette question de l'accusatif prépositionnel en espagnol ancien que j'expérimentai cette méthode, mûrement réfléchi après l'enseignement tiré de ma thèse, et déjà en partie testée sur *ende* au colloque de Lille, une démonstration en trois temps : observation des emplois, hypothèse théorique, retour aux emplois, en particulier à ceux jugés problématiques, du moins surprenants, afin de dégager la ou les conceptualisation(s) possible(s) pour le locuteur médiéval.

– Déflexité et mécanisme prépositionnel : l'accusatif prépositionnel dans la *Primera Crónica*, Perpignan (2002)

- 3 – « L'accusatif prépositionnel dans la *Primera Crónica* », in Christian Lagarde (éd.), *La Linguistique hispanique dans tous ses états, Actes du X<sup>e</sup> Colloque de Linguistique Hispanique* (Perpignan, 14-16 mars 2002), Presses Universitaires de Perpignan – CRILAUP, 2003, p. 27-37.

Le latin vulgaire tardif disposait d'une flexion casuelle, héritée du latin classique, pour dire le rapport de transitivité (*amo patrem*, « j'aime mon père ») : l'objet était saisi directement à l'accusatif, sans préposition. Employé avec des verbes de mouvement ou indiquant la distance ou l'espace parcouru, l'accusatif sans préposition était devenu l'exception (*eo domum*, « je vais à la maison »), tandis que l'accusatif avec préposition se généralisait : *eo in urbem*, « je vais en ville », *eo ad patrem*, « je vais auprès de mon père ».

L'espagnol médiéval inaugure l'emploi de *a* dans l'expression du rapport de transitivité, mais cette syntaxe n'est pas exclusive de la construction directe. Plutôt que de retenir comme critère habituel la catégorie sémantique de l'objet (objet inanimé et déterminé saisi directement sans préposition ; objet animé saisi avec préposition), je m'interrogeai plutôt sur la signification de chacune des deux syntaxes, sur le choix opéré par le locuteur médiéval, et sur ce que ce choix révèle des deux représentations que le locuteur médiéval pouvait se donner du réel.

Pour cela, j'entrepris de dresser un tableau le plus complet possible des compléments d'objet « animés » précédés ou non de la préposition *a*, afin de montrer que ni le critère sémantique ni le critère syntaxique ne permettent de dégager, à eux seuls, un principe d'emploi : les deux constructions, avec ou sans *a*, sont possibles même quand l'objet est précédé d'un déterminant singularisant ou particularisant (article défini singulier ou pluriel, possessif articulé singulier ou pluriel, numéral, nom propre, etc.).

À partir de la description des postes lexigénétiques d'un verbe transitif tel que *matar*, et des notions de *site* et de *gène*, empruntées à Jean-Claude Chevalier, et en m'appuyant sur l'hypothèse de Maria Jiménez sur le représenté en langue de la préposition *a*, j'ai montré que l'apparition de *a* provoque une redistribution syntaxique au sein de l'énoncé. J'ai pu ainsi dégager deux conceptualisations possibles pour le locuteur médiéval, expliquant les exemples contrastifs décrits en première instance. Il s'agissait de réfuter une idée reçue selon laquelle l'emploi de la préposition *a* était un peu « anarchique » en langue ancienne et ne se justifiait par aucun critère d'emploi strict. À partir du moment où, après avoir pris acte de la possibilité de la double syntaxe, on cherche à dégager ce que l'apparition de *a*, ou sa non-apparition, peut avoir de signifiant pour comprendre les mécanismes linguistiques à l'œuvre, on se donne les moyens de comprendre aussi l'usage qu'en faisait le locuteur médiéval. Cette démarche m'est apparue comme plus satisfaisante, puisque je voyais ainsi que tout est question de représentation, en fonction de la façon dont le locuteur conçoit l'être impliqué dans l'événement déclaré par le verbe. Il faut donc accepter l'idée que la « réalité » n'est pas en soi un critère, et aussi que la langue ne retient de l'expérience qu'un nombre limité de traits et de structures.

Dans la *Primera Crónica*, l'abondant *corpus* que j'avais constitué avec toutes sortes de verbes m'a permis de mettre à jour cette double possibilité de concevoir un être soit comme puissant, soit comme non puissant. L'exemple avec la Reine Didon est à cet égard remarquable (p. 25 du Dossier bibliographique). L'apparition de *a* n'est pas une contrainte de la langue, c'est une possibilité. En fait, on peut concevoir comme puissant n'importe qui, n'importe quoi, y compris un être qui dans la réalité n'est ni animé, ni dominant. À l'inverse, on peut concevoir comme non puissant un être qui l'est dans la réalité.

La rédaction de cet article a représenté pour moi une étape-clé dans mon parcours, et ce pour trois raisons.

1. Il s'agissait de ma première étude après *ende*, et même si j'étais encore tournée vers l'espagnol ancien, ce travail était un saut post-doctoral important pour me confirmer que je pouvais poursuivre sérieusement des recherches en linguistique hispanique.
2. En lien avec ce qui précède, j'inaugurais là, après *ende*, une méthode que j'avais clairement identifiée et pensée au préalable, je dirais « en connaissance de cause ». J'avais saisi qu'étudier le langage c'est, soit étudier « en amont » ce qui permet à l'homme de produire des énoncés et, de fait, réfléchir sur les mécanismes profonds, soit se consacrer au langage en tant qu'instrument et « en aval » étudier l'utilisation qui en est faite. J'avais plutôt suivi l'aval dans ma thèse, j'ai définitivement pris ensuite le parti de l'amont.

3. Enfin, les travaux de Maria Jiménez sur les prépositions espagnoles m'avaient ouvert de nouvelles perspectives extrêmement intéressantes. J'ai vu dans le mécanisme de l'incidence, dans la chréode de *a* puis de *de*, dans la notion de diastème, des mécanismes très « porteurs » pour mes études de particules anciennes, et de syntaxe en général.

Les recherches que j'ai menées sur l'espagnol médiéval m'ont conduite naturellement à l'observation de la langue moderne, en adoptant tout d'abord une démarche contrastive avec la langue française. Comme je l'ai expliqué plus haut, c'est avec un problème de traduction que tout a commencé pour moi en recherche. Il était donc naturel que je revienne sur ce contraste qui m'avait tellement saisie que j'en étais venue à traquer, pendant près de cinq années, une particule disparue de la langue ancienne.

## **C- Retour au problème de traduction**

### **– La langue, outil de communication ou objet culturel ? Angers (2002)**

Comment deux langues sœurs issues du même substrat, le latin tardif, ont-elles pu bifurquer à un moment de leur élaboration et donner lieu, aujourd'hui, à ce que l'on appelle des « problèmes de traductions » ?



Cette représentation du monde, différente entre deux langues romanes, a fait l'objet d'une étude en collaboration avec Chrystelle Fortineau (Université de Nantes) sur la langue comme objet culturel, présentée aux « Journées angevines sur la didactique de l'espagnol », en 2002. Ce sont ensuite les bifurcations elles-mêmes que j'ai examinées dans deux articles, l'un en 2004 à Angers dans un colloque consacré à « La trahison », et ensuite, lors de la première rencontre SHF/APFUE, à Séville. J'ai pu, en ces occasions, faire état d'une différence de système entre les deux langues, qui s'observe dans le passage du français à l'espagnol, notamment pour la traduction de *y* et de *en*. Connaissant l'emploi et les étapes de la disparition des particules *y* et *ende* en castillan médiéval, j'ai postulé que le français et l'espagnol, issues d'une même langue mère, le latin tardif, ont fait, au cours de leur histoire, des choix de représentation du monde différents.

- 4 – « **La langue, outil de communication ou objet culturel ?** », en collaboration avec Chrystelle Fortineau (Nantes), Journées Angevines sur la didactique de l'espagnol (22-23 mars 2002), *Les Langues modernes*, 1/2007, p. 68-81.

Je n'ai pas encore eu l'occasion d'évoquer l'environnement professionnel au sein duquel j'ai élaboré ce dossier de recherche.

J'ai commencé à enseigner dans l'Université française en 1997-1998, recrutée comme PRAG à l'université de Lille 3 et j'y suis restée jusqu'en septembre 1999, année de mon recrutement à Rennes 2 sur un poste de Maître de Conférences en linguistique

hispanique. La presque totalité de mon dossier de recherche, je l'ai donc élaborée en occupant mon poste à Rennes.

Ma solitude de linguiste, je l'ai éprouvée à deux niveaux.

– Il n'existait, au sein de l'équipe d'accueil des langues romanes de Rennes, aucun laboratoire faisant une place à la linguistique. ERILAR (Équipe de Recherche Interdisciplinaire en Langues romanes), à l'époque (aujourd'hui ERIMIT, Équipe de Recherche Interdisciplinaire – Mémoire, Identités, Territoires), se déclinait en trois composantes, dont deux hispaniques, l'une orientée vers la littérature et la civilisation américaines (LIRA, Laboratoire Interdisciplinaire de Recherche sur les Amériques), l'autre tournée vers la littérature et la civilisation péninsulaire (CERPI, Centre de Recherche sur la Péninsule Ibérique). Je n'avais donc pas ma place dans les laboratoires existants pour les hispanistes. Il existait bien un laboratoire de linguistique inter-langues (CERLICO, Cercle Linguistique du Centre et de l'Ouest), mais il ne répondait pas à mes besoins au moment de mon arrivée à Rennes. J'avais à cette époque un objectif très précis : poursuivre ma formation en espagnol ancien et me dédier entièrement à la linguistique hispanique. Le temps viendrait sans doute où, plus expérimentée en recherche, il serait pour moi d'un grand intérêt, voire d'une nécessité, de nourrir mes recherches également de l'approche dans les autres langues. Mais ce n'était pas l'heure pour moi : je poursuivais mes lectures de Guillaume, j'étais concentrée sur le principe d'unicité du signe linguistique, et je voulais progresser dans cette perspective-là uniquement, dans ce premier temps. J'avais à me construire mon *identité de chercheuse*, que je n'avais pas trouvée pendant ma thèse. Je crois pouvoir dire aujourd'hui que c'est au colloque de LIBERO à Perpignan en 2002, avec mon étude sur l'accusatif

prépositionnel en espagnol ancien, que j'ai perçu la voie à poursuivre d'un point de vue théorique et méthodologique.

Après mon arrivée à Rennes 2, je suis donc restée rattachée principalement au laboratoire de Paris 4 jusqu'en 2006 (FDC, Forme-Discours-Cognition, puis CELTA, Centre de Linguistique Théorique et Appliquée). En 2006, pour les besoins de l'organisation du XII<sup>e</sup> colloque de LIBERO, je me suis rattachée principalement à l'Équipe d'Accueil de l'UFR langues de Rennes, ERIMIT.

Après ma thèse, j'ai poursuivi mes recherches en assistant au séminaire de Linguistique hispanique de L'Institut hispanique, dirigé par Jean-Claude Chevalier puis par Marie-France Delport. En 2000, j'ai été invitée par Gilles Luquet à rejoindre son équipe du GERLHIS (Groupe d'Études et de Recherches en Linguistique Hispanique) à Paris 3. C'est donc exclusivement dans le cadre de ces deux séminaires que j'ai poursuivi ma formation après ma thèse et avancé mes recherches sur la langue ancienne. Je peux dire aujourd'hui que l'assiduité à ces séminaires a été déterminante non seulement dans ma motivation à faire de la recherche, à m'astreindre à un travail de lectures théoriques régulier, mais aussi dans le choix du parcours théorique que j'ai suivi, et dans l'assimilation d'une méthode scientifique. Le fait d'assister et de participer activement à ces deux séminaires m'a permis de travailler mon endurance à la recherche. La comparaison entre littérature et endurance est plus connue ; et pourtant le travail de recherche et l'endurance sportive ont pour moi bien des points communs.

– Au sein du département d'espagnol de Rennes, étant la seule linguiste, j'ai été tout simplement mise à l'écart. Ma matière y était perçue comme une spécialité technique,

jargonante, et donc, bien souvent dans les propos de certains collègues, en particulier au moment de l'élaboration des maquettes, mais pas seulement, jugée inutile. On peut dire que j'ai bien souvent éprouvé en ces lieux ce que Montaigne appelle « la tendance des hommes à juger inutile ce qu'ils ne comprennent pas » !

Dans mon isolement j'ai toutefois trouvé une voie de secours : le rapprochement avec la linguiste de l'université de Nantes, Chrystelle Fortineau, avec laquelle nous avons mis au point un échange inter-universitaire du cours d'agrégation – ma collègue assurant la question moderne tant à Nantes qu'à Rennes pendant un semestre, et moi la question médiévale dans les deux universités l'autre semestre –, mais aussi de soutenances de Maîtrise puis de Masters. Notre collaboration professionnelle a été intense et suivie, et l'est toujours.

Cette collaboration s'est traduite sur le plan de la recherche par une participation conjointe, en mars 2002, aux Journées d'étude sur la didactique de l'espagnol, organisées par l'IUFM d'Angers, où nous avons présenté une communication intitulée : « La langue, outil de communication ou objet culturel ? ». Ayant conscience de la fracture nette et, disons, irréparable, entre didactique et linguistique, il nous a toutefois semblé intéressant d'aller exposer notre point de vue de linguistes autour de cette notion d'outil tellement rebattue pour parler de la langue.

En effet, l'enseignement de l'espagnol en France est régulièrement confronté à l'alternative culture/communication. On pourrait penser que celle-ci se traduit concrètement de la manière suivante : favoriser l'axe communicationnel passerait par un renforcement des contenus purement linguistiques alors que privilégier l'objectif

culturel reviendrait à mettre l'accent sur les contenus civilisationnels. L'équation semble d'autant plus évidente que, sous l'influence de l'anthropologie anglo-saxonne, le terme « culture » est habituellement pris comme synonyme de « civilisation ». Or, ce que nous avons voulu montrer, c'est que la question ne se pose pas en des termes aussi simples en matière linguistique puisque la dichotomie communication/culture traverse la langue elle-même. C'est toute cette difficulté qu'illustre la définition du dictionnaire de Morfaux : « Langage : produit de la vie en société de nature *culturelle* ayant pour fin la *communication* entre les membres d'un peuple ». Le langage – et par conséquent les langues, qui en sont la manifestation – est donc l'objet d'un double point de vue.

Nous avons donc dressé, dans un premier temps un rapide tableau des différentes prises de position qui traversent les recherches linguistiques, en précisant quel aspect du langage (outil de communication ou système symbolique culturel ?) privilégient quelques-uns des grands courants de la linguistique moderne. Dans un second temps, il nous a semblé pertinent, devant un public essentiellement constitué d'enseignants du secondaire, et de didacticiens, d'illustrer notre propos par l'approche contrastive entre deux langues romanes, le français et l'espagnol. C'était l'occasion d'exploiter là, et de diffuser, l'idée selon laquelle ces deux langues se sont forgé, au cours de l'histoire, leur propre système de représentation du monde, et qu'en cela elles constituent des objets culturels. Le problème de traduction autour du *y* et du *en* français ne laisse pas indifférents les enseignants du secondaire, et il s'agissait, dans cette présentation, de leur donner quelques clés de compréhension par cette approche diachronique que j'avais adoptée dans ma thèse.

L'IUFM d'Angers ayant rencontré ensuite toutes les difficultés pour publier les Actes de ces journées, nous avons soumis notre étude à une revue susceptible d'être intéressée par notre approche, *Les Langues Modernes*. L'article a été publié en 2007, soit cinq ans après la tenue des Journées angevines de didactique.

C'est encore cette approche contrastive entre le français et l'espagnol qui a alimenté plus tard ma réflexion lorsque, sur la sollicitation d'un collègue américaniste qui organisait à l'université d'Angers un colloque sur le thème de la trahison, je réfléchis à cette notion de « trahison » en l'associant aussitôt à celle de « traduction » – preuve de la belle réussite et de la parfaite imprégnation de cette épigramme, *traduction, trahison* – et je résolus de démêler ce qui, en matière de traduction, relève de la véritable trahison, et ce qui n'en relève pas.

#### **– Approche contrastive espagnol/français : histoire d'une bifurcation**

**8** – « **D'un système linguistique à l'autre : trahir pour traduire ?** », *La trahison – La traición, Actes du Colloque d'ALMOREAL*, (Angers, 19-20 mars 2004), 2005, p. 293-307.

Le point de départ était bien entendu un rapide panorama de ce que l'on peut appeler en matière de traduction un « choix délibéré de trahir ». Ce fut pour moi l'occasion dans ce colloque de non-linguistes, parmi lesquels de nombreux littéraires

américanistes, de présenter, même très brièvement, les *Problèmes linguistiques de la traduction* de Jean-Claude Chevalier et Marie-France Delport. Il s'agissait d'apporter à ces collègues, habitués à consulter les traductions des textes américains, et à lire aussi les témoignages des traducteurs-essayistes, une autre perspective : celle qui consiste à théoriser en matière de traduction, notamment par l'observation des « figures de traduction ». C'était pour moi, également, l'occasion de repreciser quelques notions (*signifié* et *référent*), bien souvent mises à mal dans ces témoignages de traducteurs, se pensant linguistes parce qu'ils pratiquent la traduction. Il s'agit là pourtant de deux approches radicalement différentes. La traduction est une pratique (ou un exercice universitaire) fort respectable, par ailleurs, est-il indispensable de le préciser ? La traductologie, de son côté, est une approche linguistique dotée d'un cadre théorique rigoureux. Enfin, j'ai vu dans cette intervention, l'opportunité d'apporter un éclairage sur un aspect de la traduction, la syntaxe, généralement mis à l'écart par les traducteurs-essayistes, lesquels se concentrent surtout sur les problèmes de lexique (végétaux, animaux, outils, transports...) beaucoup plus exotiques.

J'avais inclus dans ma communication au colloque d'Angers une réflexion sur le travail de traduction du roman de Georges Pérec, *La disparition*, auquel s'est livré un groupe d'universitaires de l'université autonome de Barcelone. Pour des questions de place, je n'ai pu inclure dans la version finale de l'article le paragraphe que j'avais intitulé « Pacte formel et traduction : *la disparition/el secuestro* ».

Peut-on accuser de trahison délibérée les traducteurs de *La disparition* de Georges Pérec, en espagnol *El secuestro* ? En effet, les formes verbales à l' « imparfait

de l'indicatif » dans la totalité du texte de départ sont rendues systématiquement par le « prétérit » dans le texte d'arrivée :

Au bout d'un instant, il s'assoupissait, somnolait. Puis tout à coup, il paraissait pris d'un sursaut brutal. Il frissonnait. Alors surgissait, l'assaillant, s'incrutant, la vision qui l'hantait : un court instant, un trop court instant, il savait, il voyait, il saisissait.<sup>3</sup>

Unos segundos después dormitó. Luego, como sobrecogido de improviso, sintió un temblor que le fue recorriendo el cuerpo. Entonces surgió, le cercó, embistiéndole el temido y obsesivo croquis. Por un momento, un minuto, un segundo o menos, lo supo, lo vio, quiso cogerlo.<sup>4</sup>

Pas question, pourtant, de brocarder les traducteurs. Nous sommes ici devant un cas extrême : à la disparition graphique de la lettre E dans le roman français, fait écho la disparition graphique du A en espagnol. La contrainte formelle, ce « pacte » formel incontournable pour les traducteurs espagnols, rend l'emploi du terme « trahison » parfaitement inadapté, comme nous en avertit l'un des traducteurs, auteur de la préface à la traduction :

La constricción indispensable se ha respetado, en todo su espíritu, con rigor, escrupulosamente, ¡al pie de la letra, en suma! Evidentemente esto ha conllevado, el lector lo apreciará fácilmente en las páginas que siguen, numerosas tiranteces, algunas soluciones aproximativas, pero no debemos olvidar que ese tipo de distorsiones ya

---

<sup>3</sup> Georges Pérec, *La disparition*, Paris, Denoël, 1969, p. 21.

<sup>4</sup> Georges Pérec, *El secuestro*, traducción de Marisol Arbúes, Mercè Burrel, Marc Parayre, Hermes Salceda et Regina Vega, Barcelona, Anagrama, 1997, p. 28.



existía en la versión original y que nadie puede negar el regusto de indefinible extrañeza que deja *La disparition*.<sup>5</sup>

Ici, la traduction colle parfaitement (l'épouse, même) au projet d'écriture de Pérec. Il s'agit d'un vrai projet de traduction, attentif au projet de l'auteur français. Je ne peux m'empêcher aujourd'hui d'opposer ce projet des traducteurs barcelonais à la traduction du roman de Patrick Chamoiseau, *Texaco*, une traduction vers l'espagnol commandée et produite dans l'urgence, après l'attribution du Prix Goncourt à l'ouvrage. Un article récent de Chrystelle Fortineau montre que la traduction, n'adhérant pas du tout au projet d'écriture de Chamoiseau, est souvent expéditive, infidèle, précisément parce qu'elle n'épouse pas le projet d'écriture de l'auteur<sup>6</sup>.

En dehors de cet exemple remarquable, nous tenons un critère assez sûr pour évaluer le degré de trahison en matière de traduction : la trahison consisterait à commettre des écarts non nécessaires, pratiques adventices au nom du refus de la littéralité ou de la recherche de l'orthonymie. Ne relèveraient pas de la trahison les modifications dues aux contraintes imposées par le système linguistique d'arrivée.

La réflexion linguistique sur la pratique de la traduction, lorsqu'elle puise dans l'histoire des langues, dans la façon dont elles se forment leur système de représentation, établit très clairement que chaque langue propose un certain découpage de l'univers expérientiel, que la langue ne peut tout dire, et bien au contraire qu'elle ne retient que

---

<sup>5</sup> *Ibid.*, Préface de Marc Parayre, traducteur, p. 11.

<sup>6</sup> Cf. C. Fortineau, « Traduire la créolité. Remarques sur la traduction en espagnol de *Texaco* de Patrick Chamoiseau », XII<sup>e</sup> Colloque international de Linguistique ibéro-romane, LIBERO, Rennes, 24-26 septembre 2008, à paraître.

certaines traits de l'expérience. Cette « sélection » expliquant l'impuissance de la langue à tout dire forge en même temps son identité et constitue à chaque fois une *Weltanschauung*.

Le français et l'espagnol sont communément appelées « langues romanes » parce qu'elles sont issues du latin, leur langue mère. Au cours du Moyen-Âge, ces deux langues ont poursuivi leur construction : l'élaboration d'un système linguistique de représentation du monde. Et parce que leur vision du monde est différente, elles se sont parfois donné un système de représentation qui fait leur spécificité, et forgé ainsi leur originalité. C'est la conséquence de ces « bifurcations » qui se laisse observer dans ce que les grammaires françaises de la langue espagnole moderne appellent « problèmes de traduction ».

À partir d'un texte de départ en français, *Madame Bovary*, j'ai observé comment le traducteur hispanophone confronté à deux vocables de la langue française, *y* et *en*, trahit nécessairement cette syntaxe qui lui est inconnue, pour livrer le texte d'arrivée en espagnol. Puis, à partir d'un texte de départ en espagnol, *Bajarse al moro*, j'ai observé comment le traducteur francophone confronté au système espagnol des déictiques (*aquí, ahí, allí ; este, ese, aquel...*), trahit lui aussi, nécessairement, cette vision trimorphe de l'existence qui lui est inconnue, pour livrer le texte d'arrivée en français.

De ces observations, j'en arrivai à la conclusion que chaque langue possédant son propre système mental de représentation du monde, y compris les langues sœurs, la prudence s'impose lorsque l'on associe un peu trop systématiquement la notion de *traduction* à celle de *trahison*. Cet exercice qui consiste à traduire les mots amène tout traducteur à trahir un système linguistique pour l'autre, à trahir une vision du monde

pour l'autre. Mais cette trahison-là n'est pas un choix délibéré de trahir, c'est une contrainte imposée par la langue.

Après cette étude, je décidai de constituer un véritable *corpus* à partir du texte de départ en français, *Madame Bovary*, pour observer plus précisément les choix de traduction ou de non-traduction de *y* chez cinq traducteurs hispanophones : Joan Sales (Planeta), Germán Palacios (Cátedra), Consuelo Verges (Alianza), Pedro Vances (Espasa Calpe) et Carmen M. Gaité (Bruguera).

13 – « **¿Problema de traducción o historia de una bifurcación? El adverbio pronominal y francés en cinco traducciones españolas de *Madame Bovary*** », Primer Encuentro de Investigadores, SHF/APFUE, « La cultura del otro, la culture de l'autre » (Séville, 28 nov.-2 déc. 2005), *Actes* en ligne <http://www.culturadelotro.us.es> section « Lingüística descriptiva y traducción », p. 863-872.

La première rencontre scientifique entre la Société des Hispanistes Français et l'Association des Professeurs de Français des Universités Espagnoles, à Séville en 2005, me parut être le colloque idéal pour présenter le résultat de mes observations sur la traduction du *y* français, toujours dans le cadre d'une approche diachronique : ¿ Problema de traducción o historia de una bifurcación ?

Je pris comme point de départ « l’histoire d’une bifurcation ». À partir du IBI latin, les deux langues, française et espagnole, ont bifurqué : en espagnol, l’adverbe de lieu qui en est issu, *y*, n’a survécu que jusqu’au Moyen-Âge (hormis sa survivance comme morphème suffixal dans *hay*) alors que le *y* français connaît encore une grande fréquence d’emploi, analysé traditionnellement comme adverbe (*j’y suis*) ou comme pronom (*j’y compte*). J’ai examiné ensuite les deux attitudes des traducteurs espagnols : traduire ou ne pas traduire *y*.

À partir de cette rencontre sévillane entre les spécialistes français de l’espagnol et les spécialistes espagnols du français, j’ai appris à faire la distinction entre deux types de colloques.

– Les colloques thématiques ou offrant une certaine configuration, comme c’était le cas à Séville. Ces colloques retiennent notre attention plus que d’autres, jamais totalement au hasard, puisqu’on ne retient, on ne choisit que ce que l’on « reconnaît », d’une certaine façon. Nous trouvons là l’occasion d’établir un lien avec notre démarche du moment, nos préoccupations présentes, et pour ce faire, il nous faut puiser dans nos « réserves ». C’est dans ce lien obligatoire que réside une certaine forme de contrainte. En participant à ces colloques thématiques, j’ai cherché à établir un lien entre mes recherches déjà engagées et le thème ou le cadre proposé : comment faire rentrer dans le colloque à la fois ce que je savais sur un sujet et ce que j’envisageais de trouver grâce à cette nouvelle perspective, voilà ce qui a motivé ma participation aux colloques de Dijon (pour *Hispanística*), d’Angers (Journées sur la didactique de l’espagnol, colloque sur « La trahison ») et de Séville (rencontre franco-espagnole centrée sur « la culture de l’autre »).

– Les colloques athématiques, absolument nécessaires précisément pour cet espace de liberté de parole qu’ils offrent, où l’on fait rentrer le résultat de nos recherches sans se poser le problème de la contrainte thématique.

La contrainte commune aux deux types de colloque, est, selon moi, de toujours s’en tenir à cette discipline : un colloque, une idée. C’est ce vers quoi j’ai tendu toutes les fois où je me suis attelée à la rédaction d’une communication, bien consciente qu’en recherche, il faut avant tout savoir temporiser. Mon goût pour la recherche est lié à cet *après* que je retiens dans chaque article. Dans le cas de *y*, que j’avais déjà observé dans ma thèse, l’étude contrastive sur le *y* français pour le colloque de Séville était porteuse d’une étude ultérieure, d’une autre étape. Mais j’attendais le moment opportun et la bonne méthode pour *y* revenir.

### – **Déflexité et nouvelles perspectives**

S’il fallait dresser un bilan de cette première période de mes recherches, je dirais que la priorité ayant été donnée, dans ma thèse, à l’étude diachronique (étudier les étapes de la disparition d’une particule anaphorique de l’espagnol médiéval, *ende*, et de ses composés *dende*, *por ende*... entre le XII<sup>e</sup> et la fin du XV<sup>e</sup> siècle), j’ai replacé ensuite cette étude dans un cadre théorique m’amenant à une plus grande abstraction, la linguistique d’inspiration guillaumienne. À partir du principe de l’unicité du signe linguistique (à un signifiant correspond un signifié, et un seul), j’ai recherché le signifié de langue de *ende*, et tenté de rendre compatible ce signifié unique avec la multiplicité des emplois discursifs observés dans ma thèse.

Les recherches que j'ai menées sur l'espagnol médiéval m'ont conduite naturellement à l'observation de la langue moderne, en adoptant une démarche contrastive avec la langue française : en 2002 aux journées angevines sur la didactique de l'espagnol, puis en 2004 au colloque d'Angers sur « La trahison », et enfin, lors de la rencontre SHF/APFUE en 2005. Connaissant l'emploi et les étapes de la disparition des particules *y* et *ende* en castillan médiéval, j'ai pu, en ces occasions, faire état d'une différence systémique entre les deux langues, que les problèmes posés par la traduction de *y* et de *en* rendent manifeste.

Parallèlement, l'observation du mécanisme prépositionnel en espagnol ancien à partir de l'observation de la double syntaxe disant le rapport de transitivité (colloque de LIBERO à Perpignan en 2002) m'a ouvert de nouvelles perspectives annonçant, dans ma trajectoire de recherche, une deuxième étape, centrée sur la langue moderne, cette fois. À partir du colloque de Perpignan, j'ai centré mes lectures sur le latin tardif, et plus précisément sur cette phase de transition entre le latin tardif et les langues néo-latines, marquée par le phénomène de la déflexité. Les mots ne portant plus en eux leur fonction, ce bouleversement rendait obligatoire le développement de la syntaxe : innovation et multiplication des prépositions et tours prépositionnels, des conjonctions et de toutes ces particules anaphoriques, un grand nombre étant voué ensuite à la disparition. En outre, le phénomène de la déflexité m'amenait à m'intéresser aux formes verbales périphrastiques avec le verbe issu de HABERE latin, *haber* + *participe passé*. Enfin, une autre perspective de recherche liée à la déflexité s'annonçait également très prometteuse : la place des mots, en général, et celle de l'adjectif, en particulier dans une structure héritée du latin, la structure dite absolue.

**II – L’espagnol moderne : de l’unité à la diversité et  
de la diversité à l’unité (2003-2007)**

## A- Le choix aspectuel : la navette entre la langue et le discours

Comme conséquence très importante du mouvement de la déflexité amorcé en latin classique et poursuivi en latin tardif, je me suis intéressée à une autre innovation de la langue espagnole, et des langues romanes en général : les formes verbales périphrastiques construites avec le verbe issu du HABERE latin, *haber* + *participle passé*. Cette sémiologie opposant formes verbales simples et formes verbales composées recouvre l'opposition aspectuelle.

Mon travail sur les périphrases avec *haber* avait deux objectifs. Le premier était de poursuivre, autour du verbe, cette réflexion que j'avais menée sur les conséquences de la déflexité dans le développement de la syntaxe (particules anaphoriques, extension du mécanisme prépositionnel). Le second, lié à la méthodologie que j'avais expérimentée dans mon étude sur l'accusatif prépositionnel dans *La Primera Crónica* (2002), visait à montrer qu'il était parfaitement possible d'articuler l'unité (la valeur en langue) et la diversité (les emplois de discours) à condition, toutefois, de bien isoler l'invariant, d'un côté, et les effets de sens, de l'autre, afin de donner à chacun la place qui leur revient. J'avais compris que l'un des reproches qu'on adresse aux guillaumiens est de n'avoir de considération que pour la langue, de rester dans la pure abstraction. Il m'a semblé alors que la méthode du « va-et-vient » était une forme de réponse à ce genre de critique. Ne surtout pas isoler la langue du discours fut pour moi, à cette époque, une préoccupation essentielle.

Et, simultanément, je réalisai que produire un article de linguistique répondant à ces exigences demandait « un certain temps » : le temps de constituer un *corpus*



d'extraits, disons sérieux, rendant compte au mieux des diverses possibilités d'emplois, aspect quantitatif indispensable ; le temps de trouver et de formuler une hypothèse, sérieuse, elle aussi ; enfin, le temps de revenir aux exemples, de les examiner à la lueur de l'hypothèse pour la valider. En appliquant cette méthode, strictement, il m'avait fallu une année entière de travail entièrement dédié à cette question, pour aboutir à une seule étude, celle de l'accusatif prépositionnel. Plus tard, j'ai compris que lorsque la « méthode » est au point, lorsque, au fil du temps, on gagne en expérience, on gagne pareillement en efficacité et en durée. Mais il n'empêche qu'un article où l'on élabore à la fois le *corpus* et la théorie requiert au minimum un semestre universitaire.

– ***Haber au futur + participe passé, Santiago de Cuba (2003) ; haber au conditionnel + participe passé, Santiago de Cuba (2005)***

Les quatre articles que j'ai consacrés à l'étude de ces périphrases entre 2003 et 2006 s'inscrivent dans le cadre de la théorie des modes et des temps de Gustave Guillaume. L'aspect permet de distinguer, dans le verbe, deux phases successives et opposées, selon que l'on réfère à l'événement verbal dans toute son opérativité, ou à l'au-delà de cette opérativité, quelle que soit sa position dans le temps. L'aspect installe une opposition entre l'événement signifié par le verbe et la subséquence de ce même événement qui appartient désormais au passé. Les formes linguistiques issues de cette opposition s'organisent en deux séries symétriques : *canto/he cantado* ; *canté/hube cantado* ; *cantaré/habré cantado* ; *cantaría/habría cantado*, etc. J'ai complété cette approche par celle que Jean-Claude Chevalier propose dans son article « Le verbe une

fois de plus », puis par la notion de *chréode* verbale qu'il a développée ensuite avec Marie-France Delport.

- 5 – « **Ce que dit la tournure périphrastique *Haber* au futur + participe passé** », *Actas del VIII Simposio de Comunicación Social*, Santiago de Cuba, 20-24 de enero del 2003, vol. I, p. 126-130.
- 10 – « ***Lengua y discurso : el giro perifrástico Haber en condicional + participio en español moderno*** », *Actas del IX Simposio de Comunicación Social*, Santiago de Cuba, 24-28 de enero del 2005, vol. I, p. 182-184.

Dans ces déplacements à Santiago de Cuba, j'ai été animée par une volonté de diffusion, et je dirais même par une forme de militantisme ! À partir des années 2002-2003, il m'a semblé capital de diffuser les idées, les théories auxquelles je croyais, ce qui s'explique aisément par le sentiment que j'avais d'appartenir enfin à une équipe. Ma construction de chercheuse était engagée dans une voie qui me donnait toute satisfaction. Et à cette époque-là, la description que propose Jean-Claude Chevalier dans « Le verbe une fois de plus », était pour moi LA théorie qu'il fallait absolument exporter.

Il est particulièrement enrichissant d'assister à des colloques dans des mondes universitaires très différents du nôtre, ne serait-ce que pour constater que l'on ne cherche (et l'on ne trouve donc) vraiment pas la même chose. En 2005, en présentant ma communication sur « *haber en condicional + participio* », je n'avais pas vraiment eu

l'impression que l'auditoire était aussi enthousiaste que moi, mais il n'empêche que cette étude a remporté le prix de la meilleure communication – j'ignorais que l'on pût remettre des prix dans un colloque ! – dans la rubrique « Sintaxis ».

Ce que je voulais clairement établir dans ces deux études, c'est la nécessité de faire la part des choses entre le contenu sémantique, la valeur en langue, unique, et les emplois de discours qui peuvent être, eux, multiples. Les tournures *haber au futur + participe passé* et *haber au conditionnel + participe passé* ne disent, ne peuvent déclarer qu'une seule chose ; les valeurs que prêtent habituellement les grammaires à ces constructions linguistiques émanent des informations livrées par le contexte. J'avais trouvé dans ces tournures, et dans la réfutation de l'approche grammaticale qui en est faite traditionnellement, une bonne occasion de montrer comment « séparer le blanc du jaune », séparation que, d'ailleurs, je n'avais pas suffisamment marquée dans ma thèse.

Pour l'étude de ces deux structures périphrastiques, je suis donc partie de la distinction habituellement proposée dans les grammaires, distinction qui aboutit à poser, à tort, l'existence de deux valeurs. La structure périphrastique *haber au futur + participe passé* y est présentée soit comme un *futur antérieur* qui donne comme achevée une action dans le futur au moment où se réalise une autre action future, et comme l'expression de l'hypothétique dans le passé. La structure périphrastique *haber au conditionnel + participe passé* est présentée, soit comme une action conditionnelle conçue relativement à un événement passé – on l'appellera « conditionnel passé » –, soit comme un *irréel du passé* (*habrían dado las diez*), exprimant une hypothèse dans le passé. L'approche onomasiologique des grammaires apparaît très nettement dans la

présentation qu'elles font de ce type de structures : les deux « valeurs » de chaque périphrase sont traitées séparément, dans deux chapitres distincts, l'un consacré aux valeurs « temporelles » des temps verbaux, l'autre consacré à l'expression de la probabilité. Dans le chapitre consacré aux temps verbaux, on trouve les deux valeurs dites « temporelles » : événement achevé dans le futur (*habremos cenado*) ou événement conditionnel achevé relativement à un fait passé (*cuando volviésemos, habrían estudiado*) ; tandis que dans le chapitre consacré à « l'expression de la probabilité » ou de « l'hypothétique », selon les grammaires, on trouve réunies les deux autres « valeurs » : fait hypothétique passé (*habrá perdido el tren*) et « irréel du passé ». Cette présentation reflète parfaitement la méthode de « l'écartèlement » qu'illustrent la plupart des grammaires. Il en ressort toujours un sentiment d'incohérence, de bizarrerie, chez l'apprenant, pour qui, de fait, la grammaire se résume souvent à faire l'apprentissage d'emplois n'ayant aucun rapport les uns avec les autres.

L'approche sémasiologique me commandait de partir du signe, de postuler pour chaque périphrase une valeur unique en langue, et de rendre compte des effets possibles dans le discours. Cette méthode impliquait de poser la distinction entre « ce que dit la périphrase » en langue et ce que l'on déduit du contexte, l'interprétation que l'on en fait contextuellement.

Cette précaution, non inutile, soulignée par J.-C. Chevalier dans « Le verbe une fois de plus », est contenue dans le titre de la 2<sup>e</sup> sous-partie de l'article n° 5 : « Ce que dit la combinaison de *Haber* au futur + participe passé en langue, et ce qu'elle est apte à évoquer en contexte, au moment de l'élaboration de la phrase. L'emploi qu'en peut faire le locuteur en fonction de sa visée » (p. 63 du Dossier bibliographique).

L'article publié dans les Actes du Colloque de Cuba présente, néanmoins, une insuffisance en matière de figures (p. 63 du Dossier bibliographique). J'en ai pris conscience au séminaire de linguistique hispanique de Paris IV en mars 2002 lorsque j'y ai présenté cette étude. Mais les organisateurs cubains, réclamant l'article dans sa totalité plusieurs mois avant la tenue du colloque (janvier 2003), il était pour moi trop tard pour rectifier : la rectification consisterait, à l'avenir, à proposer une figure du représenté *en langue* de la périphrase, préalablement aux figures illustrant les emplois discursifs.

Après cette recherche théorique sur les périphrases, j'ai eu l'idée d'observer les effets discursifs chez un poète du XX<sup>e</sup> siècle, Dámaso Alonso, puis chez un romancier contemporain, Javier Marías.

– **Linguistique et littérature : le choix aspectuel dans *Hijos de la ira* de D. Alonso, Dijon (2003) ; variations d'aspect chez J. Marías, Rouen (2006)**

**6** – « Une vision personnelle de Dieu à travers l'analyse littéraire et linguistique de *Hijos de la ira* (1944) de Dámaso Alonso », en collaboration avec Emmanuel Le Vagueresse (Reims), *Hispanística XX*, « Le XX<sup>e</sup> siècle hispanique a-t-il été religieux ? » (Actes du Colloque de nov. 2003), Dijon, Université de Bourgogne, 2005, p. 377-393.

La collaboration avec un collègue littéraire, Emmanuel Le Vagueresse, avait deux objectifs : tout d'abord, pour la perception extérieure, réunir linguistique et littérature, c'est-à-dire à partir de deux approches méthodologiques conçues trop souvent à mon goût comme aux antipodes l'une de l'autre, aboutir à une lecture convergente du recueil de poésie *Hijos de la ira* de Dámaso Alonso ; et aussi, de mon point de vue de linguiste, montrer tout simplement que la grammaire « parle ».

Je me souviens, à l'époque, avoir fait de ce projet de concilier théorie linguistique et analyse littéraire, un enjeu très important. Il me semblait capital de rappeler, *a fortiori* dans un colloque réunissant presque exclusivement des littéraires, que dans la plus pure tradition scolastique, le commentaire de texte doit avoir pour point de départ l'analyse grammaticale qui donne la lettre, *littera*.

Dans ma tentative méthodologique de concilier unité et diversité, je voulais montrer que la linguistique, loin d'être une science abstraite et théorisante sur la *langue*, et uniquement cela, est aussi un outil performant pour approcher le *discours*, discours poétique et, pourquoi pas, discours narratif. En observant l'armature temporelle de *Hijos de la ira* de Dámaso Alonso, il m'a semblé possible de concilier théorie des temps, aspects du verbe (approche linguistique) et vision du *yo* poématique (approche littéraire) dans sa relation à Dieu, puisque tel était le thème retenu du colloque d'*Hispanística*.

En me penchant sur les manifestations du religieux dans *Hijos de la ira*, j'ai immédiatement relevé la force de ce *yo* qui interpelle Dieu sans ménagements (titre de la 2<sup>e</sup> sous-partie « Dieu interpellé sans ménagements », p. 73 du Dossier bibliographique), ancré dans le présent existentiel le plus criant, et surtout le plus

manifeste linguistiquement, dans l'armature temporelle du recueil, presque entièrement écrit au présent de l'indicatif. L'intrusion de quelques formes verbales du passé (« prétérit », « imparfait ») me sont apparues significantes, comme des symptômes de cet Alonso mystique face à l'autre Alonso existentialiste dépeint par mon collègue Emmanuel Le Vagueresse, et confronté au « terrible amour énigmatique de Dieu » (p. 76 du Dossier bibliographique).

C'est à l'occasion d'un colloque sur l'aspect qui devait se tenir à Rouen (*Aspect et contraintes de sélection*, 11 et 12 mai 2006), que je résolus de revenir sur mon article de Cuba traitant de *haber* au futur + participe passé, en proposant un représenté de langue, l'unité du signe, et en observant chez un romancier espagnol contemporain, Javier Marías, la variation aspectuelle (temps simple/temps composé), c'est-à-dire de me situer conjointement sur le plan de l'unité et de la diversité. Pour avoir lu ses romans et m'être interrogée sur une technique narrative si « accrocheuse », il me semblait possible, là aussi, de concilier théorie linguistique et analyse littéraire pour mettre au jour une stratégie d'écriture non seulement efficace mais particulièrement séduisante.

**14** – « **Variations d'aspect chez Javier Marías : *haber* au futur + participe passé** », [communication au colloque sur « Aspect et contraintes de sélection », Université de Rouen, 11-12 mai 2006], à paraître dans la revue *Chréode*, n° 2, 14 p.

J'ai donc repris les postulats théoriques de G. Guillaume sur l'aspect et ceux de J.-C. Chevalier et de M.-F. Delpont sur la chréode verbale, en rédigeant cet article en 2006. À cette époque, j'ai posé, à la suite de G. Guillaume, puis de J.-C. Chevalier et de M.-F. Delpont, que l'opposition aspectuelle est inscrite dans le verbe en *langue*.

La difficulté pour le chercheur de gérer le décalage entre la rédaction d'un article à un moment donné de son parcours et une publication beaucoup plus tardive, et pas toujours à partir du cadre initial offert par le colloque, apparaît nettement ici. Le colloque sur l'aspect, qui s'est déroulé au printemps 2006, n'a pas été suivi de la publication des Actes, et il me semble qu'à ce jour, la publication n'est pas annoncée.

En vue d'une publication dans le deuxième numéro de la revue *Chréode* de M.-F. Delpont, j'ai donc repris cet article en octobre 2008, soit plus de deux ans après le colloque de Rouen, mais dans un esprit sensiblement différent de celui qui était le mien lorsque j'ai commencé à m'intéresser aux périphrases verbales : pour cet article, entre la conception théorique (franchement guillaumienne d'abord, puis enrichie et inspirée de la *chréode* de J.-C. Chevalier) qui date de 2002 (première présentation au séminaire de Paris IV), et le « dénouement » qui s'annonce avec la publication dans *Chréode* en 2009, plus de sept années se seront écoulées !

Aujourd'hui, dans une étude sur le système verbal je n'évoquerais pas les formes composées de la même façon, parce que, contrairement à ce que j'ai cru, elles ne sont pas inscrites, en *langue*, en tant que formes du verbe espagnol. Ce sont des périphrases verbales, comme celles qui expriment la voix, sauf qu'ici elles servent à exprimer un aspect, singulier, du verbe. En tant que signe de langue, le verbe ne possède que les formes que l'on appelle habituellement « simples ».



C'est ce parti-pris, signalé et souligné par Gilles Luquet, que j'adopte dans mon étude inédite sur la « concordance des temps et non-concordance modale en espagnol moderne ». Les hypothèses de M.-F. Delport sur la compétence du locuteur amènent à postuler que le choix aspectuel interviendrait à un autre « niveau de langage » relevant de cette compétence du locuteur. Si les formes composées n'entrent pas dans ce qu'on appelle un verbe en langue, on peut effectivement considérer que ce choix entre temps simple ou temps composé intervient chez le locuteur au niveau de sa compétence, dans ce moment « intermédiaire », entre l'unité de puissance que présente la langue et l'unité d'effet observable en discours, ce « niveau de langage » dont parle M.-F. Delport dans « Genèse de la phrase, genèse de la périphrase : le niveau du langage chez Gustave Guillaume »<sup>7</sup>.

Ceci étant posé (et rectifié), la « visée pragmatique d'économie » dont parle Guillaume à propos de l'opposition aspectuelle, est à l'œuvre très visiblement dans les romans de Javier Marías. Cette « visée expressive du locuteur » (3<sup>e</sup> sous-titre de l'article, p. 94 du Dossier bibliographique), comme je l'appelle, se laisse observer aisément, notamment dans l'un de ses best-sellers, *Mañana en la batalla, piensa en mí*. Une fois précisé le niveau du langage où s'opère le choix, les propos de Guillaume peuvent être « réhabilités » et décrivent parfaitement, selon moi, cette compétence du locuteur, cette marge de choix qui lui incombe :

---

<sup>7</sup> M.-F. Delport, « Genèse de la phrase, genèse de la périphrase : le niveau du langage chez Gustave Guillaume », *Genèse de la « phrase » dans la diversité des langues, Modèles Linguistiques*, t. XXV, fasc.1 et 2, 2004, p. 115-127.

Le propos doit-il être le procès lui-même saisi dans son immanence, ou bien la chose dite, le procès proprement dit étant éloigné comme chose superflue ? (Gustave Guillaume, *Leçons de linguistique, 1943-1944 A*, p. 305)

L'emploi d'une construction verbale composée suppose invariablement que l'idée exprimée par le verbe se retire plus ou moins du propos au bénéfice de sa subséquence. (p. 298)

Dans notre for intérieur, nous avons un sentiment net de ce que nous devons tenir expressément en propos et de ce que, au contraire, nous devons ramener, par juste rapport de style, dans un certain en-deçà du propos. (p. 299)

C'est en m'appuyant sur ces hypothèses, et en distinguant clairement ce que dit la forme linguistique (*fig. 4*, p. 93 du Dossier bibliographique) et l'interprétation qu'on peut en faire (ce à quoi le locuteur lui demande de référer, ce que nous en déduisons en fonction de l'environnement contextuel), que j'examine ce que j'appelle le jeu littéraire du temps et de l'aspect chez Javier Marías. Cet examen est d'autant plus plaisant que, comme me l'a confié mon collègue Emmanuel Le Vagueresse, Javier Marías déclare à qui veut l'entendre qu'il écrit très vite et sans « réfléchir », sans user particulièrement des recours (qu'il reconnaît immenses !) de la langue espagnole. Son jeu narratif autour des périphrases aspectuelles, parfaitement maîtrisé et savamment travaillé, prouve – mais faut-il des preuves ? – qu'il ne faut pas trop prêter l'oreille aux dires des écrivains sur leurs propres textes.

## B- Contrainte et liberté syntaxiques

C'est encore le phénomène de la déflexité qui m'a menée à m'intéresser à la place de l'adjectif épithète dans la structure absolue issue du latin, dans un roman argentin contemporain, *El intérprete* de Néstor Ponce. Dans la première phase de ma trajectoire de recherche, je m'étais intéressée au développement des tournures prépositionnelles du latin classique au latin parlé tardif, parallèlement à l'abandon progressif de la morphologie nominale flexionnelle, afin de rendre compte de cet accusatif prépositionnel observable en espagnol ancien. J'avais ensuite mis en relation le phénomène de la déflexité avec les constructions périphrastiques (passage de formes synthétiques à des formes analytiques). Il ne me manquait plus que d'observer l'autre phénomène généralement associé à la réduction du système casuel, dans les études du changement linguistique : la place des mots.

L'existence dans la langue de mots grammaticaux distincts témoigne, dans tous les cas, de l'insuffisance de la morphologie grammaticale intériorisée dans le mot.<sup>8</sup>

Cierto que tenía razón G. Guillaume cuando decía que una palabra que no se declina retiene en sí menor parte de morfología que el nombre latino, que se declina; por tanto es más grande en las lenguas románicas la cantida de morfología que debe expresarse por otros medios (palabras accesorias, orden de las palabras).<sup>9</sup>

---

<sup>8</sup> Voir G. Guillaume, « Comment se fait un système grammatical ? » (1939), *Langage et science du langage*, Paris, Nizet – Presses de l'Université Laval-Québec, 1984, p. 112.

<sup>9</sup> Voir M. Alvar et B. Pottier, *Morfología histórica del español*, Madrid, Gredos, 1983, p. 61.

C'est donc en retenant cette loi de linguistique générale qui veut que plus la morphologie est pauvre, plus l'ordre des mots est strict, que je résolus de m'intéresser à cette question, épineuse, de la place de l'adjectif dans les structures absolues. La question encore plus épineuse qui sous-tendait cette approche était de savoir si au-delà du contraste observable dans les combinaisons possibles en discours, se trouve inscrite dans la *langue* une forme de hiérarchisation des structures, si le caractère différentiel du signe linguistique, selon Saussure (« ce qui distingue un signe, voilà tout ce qui le constitue ») peut également s'appliquer aux constructions.

**– La structure absolue dans *El intérprete* de N. Ponce, Toulouse (2005)**

On peut dire que c'est par pur hasard que j'ai été amenée à lire ce roman écrit par mon collègue rennais. À l'occasion du colloque d'Angers sur « La trahison », en 2004, l'idée m'en avait été suggérée par des collègues angevins ayant assisté à ma communication sur « trahir pour traduire ? » et fait le rapprochement avec le roman de Néstor Ponce, qui fut à une époque Maître de Conférences à Angers. Je dois avouer que le fond de l'histoire est passée quelque peu au second plan lorsque, très tôt dans ma lecture, j'ai été saisie par l'emploi récurrent d'une structure syntaxique qu'on appelle traditionnellement la structure absolue, avec anticipation de l'adjectif, sur le modèle : « *emerjo como de un sueño y respondo, pastosa la voz y malhumorado el gesto* ». J'ai vu également dans ce roman la possibilité de faire le lien avec l'approche contrastive français/espagnol qui avait motivé mon article sur le lien entre traduction et trahison.

- 12 – « **La collocation de l'adjectif épithète dans *El intérprete* de Néstor Ponce : vision du locuteur et traduction** », in Solange Hibbs, Monique Martinez (éds.), *Traduction, adaptation, réécriture dans le monde hispanique contemporain*, XXXII<sup>e</sup> Congrès de la Société des Hispanistes Français (Toulouse, mai 2005), Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2006, p. 317-327.

Dans le Buenos Aires des années 1870, le narrateur accueille Aude d'Alençon, jeune française venue épouser un ancien juge, Unzué de Álzaga. Le protagoniste se remémore l'hôte argentin de la Française, ayant requis ses services de traducteur, à lui Argentin fils de Français, afin de déverser le récit de sa vie à son invitée, bientôt son épouse. Autour du personnage de l'interprète, courroie de transmission ou « passeur » entre la langue française et l'espagnol d'Argentine, l'observation de la collocation de l'adjectif dans la structure absolue, dans ce roman, permet de distinguer deux problèmes de traduction : 1. le travail de l'interprète permet le passage d'une langue à l'autre à travers sa subjectivité, sa sensibilité, ses sentiments, c'est-à-dire un prisme déformant ; 2. tout locuteur livre sa propre vision du monde en choisissant dans la langue les différents modes de représentation qui lui sont offerts : la place de l'adjectif en est une en espagnol moderne. C'était ici l'occasion de bien distinguer deux plans : d'un côté la conception que le locuteur se forge de l'expérience phénoménale ; de l'autre, la ou les conceptualisation(s) que la langue a retenue(s) pour représenter cette expérience phénoménale.

C'est ce dernier point que je comptais développer dans un autre article – en adoptant une démarche uniquement linguistique, cette fois – dont j'avais eu l'idée en

lisant le roman : cette étude sur la structure absolue espagnole devait, en effet, être complétée par une étude plus large consacrée à l'expression du « complément de manière » en espagnol moderne, intitulée : « L'anticipation de l'adjectif dans la proposition absolue : l'art et la manière du *complement de manière* en espagnol moderne ».

Je ne connaissais pas en 2005 l'article que Frédéric Serralta consacre à la construction en espagnol des compléments de manière, « Une *fausse norme* qui a la vie dure »<sup>10</sup>. Mais j'ai bien signalé, en note (note 5 en fin d'article), que j'avais fait, moi aussi, le constat que sur la place de l'adjectif dans les structures absolues, les grammaires françaises de la langue espagnole sont beaucoup plus restrictives (voire tyranniques) que la norme officielle espagnole. C'est à partir de ce constat que j'aurais développé une autre étude, disons plus résolument linguistique.

En effet, les grammaires françaises de la langue espagnole donnent souvent comme obligatoire l'antéposition de l'adjectif épithète au sein d'une proposition « absolue », sur le modèle « Traduzco mal, aflautada la voz, errante el tono, para disfrazar el deseo, el miedo y el encanto. » L'adjectif peut, néanmoins se rencontrer postposé au substantif auquel il se rapporte, dans une configuration semblable au français et, contrairement à une idée reçue, parfaitement autorisée par la Real Academia. On l'observe à de multiples reprises dans le roman *El intérprete* :

---

<sup>10</sup> « Les *fausses normes* – ces attitudes grammaticales traînant depuis de nombreuses décennies dans notre enseignement de la langue espagnole et qui pourtant ne sont justifiées ni par l'usage ni même la théorie la plus rigoureusement académique – n'en finissent décidément pas d'exercer leurs incideux ravages. » Voir Frédéric Serralta, « Une *fausse norme* qui a la vie dure », *Les langues néo-latines*, n° 290, 1994, p. 107-114.

Camina algo encorvado, el flaco perfil recortado sobre la desnudez de los muros blancos, y los labios finos curvados hacia abajo... (p. 11)

Iban y venían los carros, los inciertos hombres de a caballo, el sombrero ladeado y la cara cerrada, las monjas con las manos escondidas en las mangas. (p. 90)

Dans les mêmes grammaires françaises, la construction absolue se trouve généralement associée, voire assimilée, à une structure combinant la préposition *con* et un syntagme nominal sur le modèle « La vi entrar con el rojo pelo pegado a la nuca por la alta puerta del fondo ». Mon intention était, à partir des extraits du roman de N. Ponce, d'examiner ces trois configurations syntaxiques pour montrer qu'elles ne sont en rien équivalentes, avant d'émettre l'hypothèse que de chacune d'entre elles naît une conceptualisation différente de l'expérience. La question qui sous-tendait cette étude était, bien entendu, de savoir si l'on peut admettre que la langue hiérarchise l'expérience. Cette question de la hiérarchisation en langue avait retenu toute mon attention en 2002 lors de l'intervention de Justino Gracia Barrón sur les structures clivées au colloque de LIBERO à Perpignan :

Dites que la langue parle du monde, nul ne s'en offusquera ; affirmez qu'elle le recrée, la plupart des linguistes acquiesceront. Osez que la langue hiérarchise les aspects de ce monde par elle recréé, et vous verrez des sourcils froncer.<sup>11</sup>

---

<sup>11</sup> J. Gracia Barrón, « À propos des structures clivées », in Christian Lagarde (éd.), *La linguistique hispanique dans tous ses états, Actes du X<sup>e</sup> Colloque de linguistique hispanique* (Perpignan, 14-16 mars 2002), p. 291.

Je n'ai pas complètement renoncé à cet article, mais il faut dire que j'ai eu, depuis, à travers deux communications, un éclairage déterminant sur cette question de la hiérarchisation linguistique de l'information autour des structures absolues<sup>12</sup>.

Je terminerai sur cet article en évoquant la réaction de l'auteur du roman, Néstor Ponce – enseignant de littérature hispano-américaine à Rennes 2 –, après lecture de mon article. Son commentaire m'a fait comprendre l'ampleur du fossé d'incompréhension entre linguistes et littéraires, parfois : « La littérature c'est de la création, ça ne s'explique pas ! ». Ce à quoi j'aurais aisément répondu, par provocation (mais je m'en suis abstenue), que la littérature est un fait de langue comme un autre, qu'il le veuille ou non. Et en écrivant ce « qu'il le veuille ou non », me revient aussitôt en mémoire cette citation de Ferdinand de Saussure avec laquelle Roman Jakobson, linguiste et poéticien, amène son étude sur les « Structures linguistiques subliminales en poésie ». Pour lui, la poésie est avant tout œuvre de langage...

« Que le critique d'une part, et que le versificateur d'autre part, le veuille ou non. »

Ferdinand de Saussure

Chaque fois que je discute de la texture phonologique et grammaticale de la poésie, et quelles que soient la langue et l'époque des poèmes examinés, la même question surgit parmi mes lecteurs ou mes auditeurs : les mécanismes dégagés par l'analyse

---

<sup>12</sup> Je veux parler de l'étude de Marie-France Delpont, « Remarques sur la morphologie et sur la syntaxe des constructions dites absolues », Journées d'études du GERLHIS, 14-15 mars 2008, à paraître ; voir aussi Chrystelle Fortineau, « Un cas de non-concordance : les structures absolues en espagnol médiéval », Colloque sur « La Concordance des Temps », SEMH-Sorbonne–GERLHIS, 30-31 mai 2008, Colegio de España, Paris, à paraître.



linguistique ont-ils été visés délibérément et rationnellement dans le travail créateur du poète ? Celui-ci est-il conscient de leur existence ?<sup>13</sup>

Il me semble que la « critique » linguistique, comme toute critique, n'est pas extérieure à la littérature. Le pont entre linguistique et littérature est quand même, et avant tout, la langue. Il arrive que le linguiste relève çà-et-là une certaine pratique de la langue et s'y arrête lorsqu'elle lui semble remarquable, c'est-à-dire susceptible d'éclairer un aspect de la langue, un mécanisme profond. Dans l'articulation entre l'unité et la variation, l'écriture littéraire est une forme de variation comme une autre. La littérature comme création, qui oserait le discuter ? Mais il n'empêche que la pratique littéraire est un fait de langue, que Néstor Ponce, aussi créatif soit-il, comme tout locuteur, dispose d'un certain nombre de structures linguistiques retenues par la langue espagnole, autorisées par elle, et que sa création doit se glisser dans cette contrainte.

Cette donnée capitale a été parfaitement saisie par l'écrivain Augusto Roa Bastos, lequel, dans *Yo, el Supremo*, fustige la destruction de l'ordre naturel des mots, une synchyste conçue comme un vice de style dans les propos du Suprême :

Tu estilo es además abominable. Laberíntico callejón empedrado de aliteraciones, anagramas, idiotismos, barbarismos, paronomasias de la especie pároli/páruilis; imbéciles anástrofes para deslumbrar a invertidos imbéciles que experimentan erecciones bajo el efecto de las violentas inversiones de la oración, por el estilo de: Al suelo del árbol cáigome; o esta otra más violenta aún: Clavada la Revolución en mi cabeza la pica

---

<sup>13</sup> Voir Roman Jakobson, « Structures linguistiques subliminales en poésie » (1970), *Huit questions de poésie*, Tzvetan Todorov (dir.), Paris, Seuil, 1977, p. 109.

guíñame su ojo cómplice desde la plaza. Viejos trucos de la retórica que ahora vuelven a usarse como si fueran nuevos.<sup>14</sup>

Même poussée à l'extrême, la diversité telle qu'elle s'observe dans la pratique littéraire ne peut aboutir qu'à postuler une unité, un mécanisme toujours simple : ce que la langue a retenu comme conceptualisation. Et de cette unité, de cette simplicité, la langue tire sa puissance.

J'ai eu ensuite l'occasion de revenir sur cette articulation autour de la notion d'« autorité », à l'occasion d'une journée d'étude organisée par les américanistes de l'Université de Rennes 2 en mars 2006, plus précisément le 24 mars, date symbolique rappelant le coup d'état militaire en Argentine en 1976<sup>15</sup>.

Après ma communication, j'ai repris le texte cette fois en espagnol, en apportant quelques précisions sur la partie médiévale et présenté la nouvelle version au séminaire du GERLHIS à Paris 3 au printemps 2007, avant d'en faire l'exposition au colloque de l'AIH (Association Internationale des Hispanistes), à Paris, en juillet 2007.

---

<sup>14</sup> Augusto Roa Bastos, *Yo, el Supremo*, Madrid, Cátedra, 2003, p. 157.

<sup>15</sup> Le 24 mars 2006, le discours inaugural de la journée d'étude par le représentant de l'Ambassade d'Argentine à l'UNESCO, M. José Luis Fernández Valoni, a insisté sur la portée « continentale » de l'autoritarisme.

– **Construction et destruction de la fonction auctoriale : de l'unique au multiple dans *Yo, el Supremo*, Paris (2007)**

**16** – « **De la autoridad en *Yo, el Supremo* d'A. Roa Bastos : dictador, autor, locutor** », [communication au colloque de l'AIH-Asociación Internacional de Hispanistas, Paris, 9-13 juillet 2007], à paraître, 16 p.

En combinant une nouvelle fois linguistique et littérature, j'ai voulu analyser dans *Yo, el Supremo*, comment s'entrelacent trois niveaux de lecture : à la figure du dictateur (celui qui dicte) succède la figure de l'auteur, l'arrière-fond d'une telle métaphore étant la figure de l'Auteur-Compilateur depuis le Moyen-Âge. En effet, au Moyen-Âge comme chez Roa Bastos, la revendication auctoriale consiste à se présenter comme un chaînon, où cristallisent patrimoine collectif (unité) et talent individuel (multiplicité). Ce va-et-vient incessant entre l'unité et la multiplicité est inscrit dans la langue, conçue comme un héritage millénaire, porteuse d'histoire, et en même temps relevant de la pratique individuelle. Le langage a une dimension à la fois individuelle et sociale indéniable qui fait que l'un ne peut être conçu sans l'autre. Par ailleurs, la langue est conçue comme une tension permanente entre l'oralité et l'écriture, entre la volonté de codification, unificatrice, et l'existence, dans l'usage, de variations, et aussi d'une forme de créativité.

La question du *un* et du *multiple* est au cœur même du débat sur la construction/ destruction de la figure auctoriale, au sein, comme je le montre, de cette fragmentation du discours narratif. Dans le discours du dictateur, figure absorbante de mémoire et de

postérité, j'ai vu un double cinétisme pouvant abriter de multiples problématiques : narratologique, bien sûr – traitée par Milagros Ezquerro dans l'introduction au roman chez Cátedra –, littéraire (fonction auctoriale), et surtout linguistique : « À chaque instant, le langage implique à la fois un système établi et une évolution ; à chaque moment, il est une institution actuelle et un produit du passé », nous dit Ferdinand de Saussure. L'autre problématique, cristallisée dans la figure du copiste, renvoie au débat sur la norme et intègre, là aussi, une double réflexion sur la langue. Le problème de la concordance entre son et graphie, et de façon plus générale, entre norme prescriptive visant à homogénéiser la langue, et l'usage, où s'accomplit le multiple, s'est posé pour la langue espagnole au Moyen-Âge. Il n'existait pas réellement de norme orthographique si ce n'est la tentative de normalisation graphique émanant de la chancellerie d'Alphonse X. À la fin du Moyen-Âge, la volonté d'unification s'étendant au territoire américain trouve son expression dans la Grammaire de Nebrija, et offre à Roa Bastos, dans ce roman contemporain, la perspective d'une remise en cause de toute Autorité centrale imposant une langue et une seule, un cadre linguistique unique. Dans le contexte linguistique paraguayen, on conçoit que l'imposition d'une telle norme soit pour lui insupportable. D'un côté, la « lengua española », le système linguistique de l'espagnol péninsulaire, norme officielle, académique, dominante ; de l'autre, « el uso » avec tout ce qu'il suppose d'écarts, de particularités et de particularismes.

Le linguiste n'échappe pas à cette réflexion sur la norme, quelle que soit son approche scientifique. J'ai eu l'occasion de me pencher sur cette question de la norme dans un tout autre contexte que celui de la littérature, dans le contexte disons professionnalisant du CAPES externe d'espagnol.

## **C- Faits de langue, faits de discours : retour sur un faux débat**

### **– Journées de la SHF, Paris (2004)**

Ma participation aux travaux du jury du CAPES externe d'espagnol, à partir de l'année 2003, a coïncidé avec la volonté du Président du Jury et Inspecteur Général, Jacques Badet, d'apporter une modification sensible à l'épreuve orale dite de « faits de langue » en 2004, pour une mise en pratique aux épreuves orales de 2005. C'est aux Journées de la SHF en 2004, que s'est tenu un débat à la fois sur la forme et sur le contenu de l'épreuve. Dès 2003, j'avais donc été sollicitée en tant que linguiste pour faire des propositions en vue d'aménager au mieux cette épreuve orale de 10 minutes. J'étais, pour ma part, tout à fait favorable à cet aménagement, puisqu'il s'agissait de passer d'une épreuve orale proprement incohérente à une autre épreuve, pas tout à fait satisfaisante encore, mais nettement mieux bâtie. Dans l'ancienne version, l'explication des faits de langue prenait place dans le cadre de l'« épreuve en langue étrangère », mais portait sur un texte français, donné au candidat juste après sa prestation en espagnol : il devait commenter les faits de langue soulignés, en s'exprimant en français, et traduire presque simultanément un passage du français vers l'espagnol. La finalité de cette épreuve était clairement normative : vérifier les connaissances grammaticales des candidats, futurs enseignants de secondaire, en clair, leur connaissance des règles de grammaire française et espagnole. Mais cette épreuve, mélange de grammaire contrastive et de thème oral, n'était pas viable.

Dans la nouvelle configuration, en vigueur encore aujourd'hui, il n'y a plus d'épreuve de thème oral ni de texte spécifique pour l'épreuve de faits de langue : les

faits de langue doivent être soulignés dans l'un des textes composant le « dossier » de l'épreuve en langue étrangère, sachant que dans cette épreuve, à la différence de l'épreuve pédagogique en français, un seul document constitue le document « maître » à analyser. Les documents d'accompagnement ne servent qu'à apporter, éventuellement, un éclairage pour la conduite de l'explication. Conséquence pratique : les faits de langue sont soulignés dans le document « maître » faisant l'objet de l'explication littéraire ou de civilisation.

Voilà où nous en étions, au sein du jury, des réflexions sur le déroulement de la nouvelle épreuve orale, juste avant cette journée de la SHF au printemps 2004, lorsque j'eus connaissance d'une polémique autour de l'appellation même de « Faits de langue », conduite par les deux acteurs principaux de cette journée, les deux linguistes Christian Lagarde et Christian Boix. Partant du constat que la langue n'est pas observable, qu'il n'y a donc pas de « faits de langue », mais uniquement des « faits de discours », et au vu de l'impossibilité d'imposer une norme puisque l'homogénéité de la langue n'existe pas, nos deux collègues proposaient simplement de faire de cette épreuve du CAPES une épreuve d'analyse du discours. C'est cette attitude, qui a pour arrière-fond une approche de la recherche en linguistique hispanique, inutilement « clivante » à mes yeux, que je décidai de contester à cette journée. Il faut dire que le cadre général du concours du CAPES, par rapport à l'Agrégation, le piètre niveau des candidats que j'avais entendus l'année précédente, et surtout les conditions elles-mêmes de l'épreuve orale (10 minutes), se révélèrent, pour moi, des arguments de poids à avancer en défaveur d'un débat relevant davantage d'une discussion entre spécialistes.

9 – « L'épreuve de "faits de langue" au CAPES externe d'espagnol », in Solange Hibbs (coord.), *Faits de langue, faits de discours et traduction*. Journées d'étude de la SHF (Paris, 14-15 mai 2004), Université de Toulouse-Le-Mirail : Études et Travaux de l'École Doctorale, p. 29-31.

Je prouvai donc, montre en main, que le temps imparti (10 minutes) n'offre pas la durée nécessaire aux candidats pour une démonstration complète, et satisfaisante, alliant norme grammaticale, approche linguistique, et « effets de sens » dans le texte à commenter. Il me semblait nécessaire de défendre l'idée que l'écart par rapport à la norme n'a précisément de valeur et d'intérêt que si l'on connaît cette norme, et si, candidat au CAPES, prétendant enseigner à des élèves débutants, on est avant tout capable d'en rendre compte devant un jury ! Et il va de soi que l'expression de cette norme, dans la grammaire de la RAE, notamment, mais pas seulement, est pour moi, très insatisfaisante, et, dans bien des chapitres, fort criticable.

Mais, il n'empêche que dans le cadre du CAPES, et pour cette épreuve, demander aux candidats de se répandre en commentaires relevant de l'analyse de discours sans, au préalable, avoir présenté la règle grammaticale (en prenant par exemple l'*Esbozo* de la Real Academia comme référence), y compris dans ses contradictions ou ses insuffisances, c'est-à-dire sans avoir posé, en amont, les mécanismes linguistiques à l'œuvre, c'est pour moi « mettre la charrue devant les bœufs ». J'ai usé, ce jour-là, de cette métaphore à l'oral, en public, pour conclure, mais je n'ai pas jugé utile de reproduire dans la publication l'expression de ce bon sens paysan.

Quelle ne fut pas ma surprise en retrouvant la même attitude clivante de la part de Christian Lagarde, quatre années plus tard, au colloque de LIBERO, à Rennes, dans sa conférence intitulée « Langue, discours et représentations de la norme dans les manuels français de grammaire espagnole », inaugurée par un rappel de cette Journée de la SHF :

Le point de départ de cette intervention remonte aux journées d'études organisées par la SHF au Colegio de España à Paris en 2004, consacrées pour partie à une réflexion sur l'épreuve de « *faits de langue* » à l'oral du CAPES. L'intitulé même prêtait à discussion : comment, près d'un siècle après Saussure, pouvait-on académiquement baptiser *langue* ce qui n'avait à voir qu'avec la *parole* (aujourd'hui *discours*) ? Comment des *faits* pouvaient-ils relever d'un *système*, s'ils n'en étaient que *réalisations* ? Dans l'Avant-propos introductif à leur manuel *L'épreuve des faits de langue à l'oral du CAPES d'espagnol*, Fretel, Oddo-Bonnet et Oury, non sans pertinence, annonçaient en 2007 aux candidats lecteurs qu'ils traiteraient de « “faits de langue” dont une dénomination plus exacte serait “faits de discours” ». <sup>16</sup>

À la question posée « Comment des *faits* [peuvent-] ils relever d'un *système*, s'ils n'en [sont] que des *réalisations* ? », je réponds ici par une autre question : comment des *réalisations* peuvent-elles s'observer sans l'existence d'un *système* qui les permet ? suivie d'une autre : peut-on *académiquement* gommer l'existence de la langue parce qu'on ne la « voit » pas ?

---

<sup>16</sup> C. Lagarde, « Langue, discours et représentations de la norme dans les manuels français de grammaire espagnole », XII<sup>e</sup> Colloque de Linguistique ibéro-romane, LIBERO, Rennes, 24-26 septembre 2008, à paraître.



L'intitulé « Faits de langue » n'exclut en rien les « Faits de discours », tout au contraire, il les comprend, il les implique ; il propose un cheminement qui va de l'observation d'un énoncé (la séquence soulignée) jusqu'au système, en amont, qui l'a permis, qui l'autorise. Le visible est le caché.

L'intitulé « Faits de discours », lui, ne propose aucune sorte de cheminement et exclut totalement la réflexion sur la *langue*, en ne braquant le projecteur que sur la réalisation effective, individuelle, particulière. C'est ne retenir, comme digne de seul intérêt, que la variation, et se condamner à la décrire. C'est se donner pour seule ambition la description du multiple.

L'attitude qui consiste à opposer de façon aussi rudimentaire « faits de langue » et « faits de discours » relève de ce que j'appellerais un « faux débat », alimenté très souvent par une lecture partielle et partielle des écrits de Gustave Guillaume, lequel a dit sans relâche qu'isoler l'étude de la langue de celle du discours se révèle tôt ou tard néfaste, lequel a intitulé sa conférence du 15 novembre 1945 « Faits de langue et faits de discours », afin de poser leur nécessaire complémentarité :

L'un de ces faits simples dominants est le rapport, constamment renouvelé, dans l'histoire du langage, du fait de langue et du fait de discours. Avec la distinction des deux ordres de faits, on tient une hypothèse explicative de la plus grande valeur et qui a le mérite, non négligeable, de correspondre à des conditions psychiques que le sujet parlant peut observer en lui-même et sur lui-même.<sup>17</sup>

---

<sup>17</sup> *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume, 1945-1946*, Ronald Lowe (dir.), Les Presses de L'Université Laval-Québec, 2008, p. 2. Voir aussi la conférence du 25 novembre 1948, *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume 1948-1949 – Série B*, Les Presses de L'Université Laval-Québec – Paris, Klincksieck, p. 9-15.

Opposer « faits de langue » et « faits de discours » n'est pas tenable dans une démarche scientifique :

S'en tenir comme le grammairien à la seule légalité régissant le fonctionnement d'une langue, c'est abandonner la réalité de cette langue et ne pouvoir plus produire que des énoncés « acceptables » au regard des règles formelles, mais souvent impossibles au regard de la pratique (et de la pragmatique) de la langue. N'être attentif qu'aux existences individuelles, aux manifestations singularisantes, c'est abandonner de même l'exigence d'intelligibilité des conditions de possibilité concrètes de ces manifestations pour une simple description des positivités empiriques. Or, la méthode des « sciences de la culture » requiert que l'on prenne en compte les deux aspects.<sup>18</sup>

Et le lien que j'établis, ici, dans le cadre de ce dossier de synthèse, entre la recherche et la pratique de l'enseignement, dans laquelle je suis plongée quotidiennement, tient précisément à cette mauvaise transmission des règles de grammaire lorsqu'elles ne reposent que sur la description du discours, lorsqu'elles ne s'intéressent qu'à la référentialité au lieu de proposer une approche théorique de la langue en tant que *système*. C'est justement le refus de l'explication théorique qui sévit dans les grammaires diffusées, françaises ou espagnoles<sup>19</sup>, et aboutit à toutes sortes de confusions chez le public étudiant et de faux débats qui n'ont pas lieu d'être, entre linguistes, surtout lorsqu'il s'agit d'évaluer un futur enseignant du secondaire. L'existence de ces « fausses normes » qu'il est aisé de dénoncer quand on est linguiste –

---

<sup>18</sup> Denis Thouard, *La méthode des sciences de la culture*, cité par François Rastier, « Conditions d'une linguistique des normes », *Les linguistes et la norme : aspects normatifs du discours linguistique*, G. Siouffi, A. Steuckardt (éds.), Berne, Peter Lang, p. 3-20.

<sup>19</sup> Je renvoie ici à la première partie de mon étude inédite, « Concordance des temps et non-concordance modale en espagnol moderne », consacrée à la réfutation d'une « fausse règle », celle, fameuse, de la « Concordance des temps ».

il suffit pour cela d'étaler l'infinie variété des usages et de retomber dans le clivage norme/usage – doit déboucher sur une explication, en amont, des mécanismes linguistiques. Réfléchir sur une langue, si tant est que le but recherché est d'y réfléchir et non d'en faire un simple outil (ce qui est une autre voie possible), c'est, à mon sens, s'interroger sur la faculté de langage, c'est comprendre les mécanismes mis en œuvre pour produire du discours. La perspective s'ouvre alors pour l'apprenant de mieux maîtriser cet outil et de pouvoir analyser, et apprécier, toute la richesse des réalisations individuelles, quelles qu'elles soient (poésie, roman, discours historique, articles de presse...). Il est partout démontré, et parfois diffusé auprès du grand public<sup>20</sup>, que le développement des aptitudes de l'esprit humain à traiter des problèmes généraux facilite le traitement des problèmes particuliers. Je ne vois pas pourquoi l'analyse du langage échapperait à ce principe.

Ce n'est résolument pas cette voie que propose Christian Lagarde dans sa conclusion.

Encore faudrait-il convenir qu'entre le catéchisme grammairien qui fait à juste titre s'insurger Camprubi et les discours par trop jargonneux produits par des chercheurs universitaires qui laissent cois la plupart de nos étudiants, il y a place pour une approche différente, qui n'est ni celle préconisée par Bedel ni celle de Bénaben. Elle passe par des apprentissages précoces des langues et l'expérience de la production de discours sur lesquels l'apprenant pourra en cours de route poser des métadiscours linguistiques : rien d'autre que l'*interlangue*. Depuis longtemps, nous mettons donc la charrue avant les bœufs, et c'est là toute la source de nos déconvenues collectives...<sup>21</sup>

---

<sup>20</sup> Encore tout dernièrement, par le sociologue Edgar Morin, dans *Le Monde* du 13 mai 2000.

<sup>21</sup> C. Lagarde, *op. cit.*

Cette prise de position laisse entrevoir la perspective de bien d'autres discussions, entre spécialistes...

La deuxième période de ma trajectoire de recherche (2003-2007) dédiée à l'espagnol moderne, a donc été motivée par la volonté de concilier l'existence de l'unité et l'observation d'une certaine diversité, puis par la nécessaire articulation de cette diversité et de l'unité. Paradoxalement, c'est au cours de cette période, offrant une place importante à la littérature, marquée par une approche n'offrant pas toute la place à la théorie linguistique, mais aussi préoccupée par les effets observables – pour preuve mes immixtions dans des colloques de non-linguistes (Angers, Toulouse, Rennes, Paris) et les leçons tirées de mon expérience au jury du CAPES et de mon enseignement de la grammaire –, que j'ai compris la nécessité de revenir à l'unité, à l'unité du signe linguistique, choisissant par là une voie peu commune, me heurtant parfois à quelque résistance dans le public étudiant, et n'emportant pas vraiment l'adhésion d'une majorité de linguistes hispanistes, lesquels adoptent de préférence une posture plus fédératrice, celle de la diversité.

C'est effectivement la diversité qui a été retenue pour articuler recherche en linguistique hispanique et enseignement de la grammaire auprès des étudiants préparant les concours, dans l'appel à communication du XI<sup>e</sup> Colloque de Linguistique Hispanique, organisé à Paris 13-Villetaneuse par Ariane Desporte et Gilbert Fabre, « Aspects actuels de la linguistique hispanique » (5 et 6 octobre 2006), lancé en juin 2005 :

Si la réflexion sur la langue espagnole continue à créer du savoir, c'est parce que la langue résiste à l'entreprise de théorisation. Loin d'être un signe de dispersion, la diversité de nos approches est un autre effet de cette résistance. Or, depuis le congrès de Perpignan en 2002, le questionnement d'axes aussi variés que la lexicographie, l'histoire de la langue, l'énonciation, et des écoles (guillaumisme, sociolinguistique, pragmatique, théorie des classes d'objet...) s'est précisé, a évolué, et nombre d'entre vous, mais aussi candidats et préparateurs au CAPES et à l'Agrégation, attendent avec intérêt les résultats que notre recherche a produits depuis. L'introduction de l'épreuve très ouverte de « faits de langue » à l'oral du CAPES n'est sans doute pas étrangère à cette demande. Car, force est de constater que c'est de plus en plus dans les actes de nos colloques, pourtant consacrés à la recherche fondamentale, que l'enseignement de la linguistique espagnole destiné aux concours puise désormais ses meilleures références.

Où l'on observe que les organisateurs d'un colloque trouvent dans la diversité et dans l'« impossible » réduction de la langue à une théorie, de puissants auxiliaires...

Cette idée que la langue « résiste à l'entreprise de théorisation », je n'y crois décidément pas du tout. En lisant ou en entendant cela, je réponds incontinent que « la langue est en soi une théorie » :

[...] la langue est en soi une théorie, quelque chose par conséquent qui se prête à la théorisation. On ne sait peut-être pas assez bien ce que c'est qu'une théorie. Une théorie n'est jamais autre chose que la connaissance du rapport de subordination existant entre un grand nombre de faits particuliers et un petit nombre – la petitesse peut se réduire à l'unité – de faits généraux régnants.<sup>22</sup>

---

<sup>22</sup> « Or une langue c'est précisément cela : tous les faits particuliers, contingents, fortuits, nés du hasard, auxquels elle doit apparemment son existence, restent tributaires, sans qu'on puisse à première vue s'en

Une fois ce principe installé, il ne reste plus qu'à se laisser guider par la méthode à laquelle nous convie Gustave Guillaume, pour qui « la tâche à accomplir est une tâche de stricte observation, nullement constructive » :

Car la langue, pour ce qui est de sa structure, est une construction théorisée – une théorie ne comportant d'autre explication que celle qui consiste à en bien voir la systématique. Il ne peut y avoir de théorie de la langue, la langue étant elle-même une théorie dont l'esprit est l'auteur et qu'il trouve en lui toute faite, ce qui le dispense entièrement d'avoir à l'établir, à l'imaginer [...]. La tâche à accomplir est une tâche de stricte observation, nullement constructive. La théorie se présente faite, il n'est que de voir ce qu'elle est.<sup>23</sup>

C'est à cette méthode que je me suis dédiée dans la dernière période de ma trajectoire de recherche, et les publications qui s'y trouvent réunies constituent ce champ d'investigation où le signe linguistique sert de « garde-fou » : je veux parler de la linguistique du signifiant.

---

douter, d'un petit nombre de faits généraux souverains qui, bien moins visibles que les faits particuliers, n'en sont pas moins les faits structuraux essentiels, ceux par conséquent qu'il y aurait le plus grand intérêt à connaître d'abord ; or ce sont ceux, en général, parce qu'ils sont peu visibles *a priori*, qu'on ignore le plus longtemps. Dans les ouvrages de grammaire comparative le groupement, le tassement des faits particuliers exposés serait bien différent, si l'on avait une vue claire des faits souverains, en petit nombre, qui les retiennent dans leur dépendance.» Voir *Principes de linguistique théorique de Gustave Guillaume*, Roch Valin (dir.), Les Presses de l'Université Laval-Québec – Paris, Klincksieck, 1973, p. 82-83.

<sup>23</sup> *Essais et mémoires de Gustave Guillaume – prolégomènes à la linguistique structurale I*, Ronald Lowe (dir.), Les Presses de l'Université Laval-Québec, avertissement, p. 3.

### **III – À la recherche d’un « garde-fou » : le signifiant linguistique (dernière période)**

#### **A- Premières approches de la linguistique du signifiant**

##### **– Nouvelle lecture de *Ende* (2003)**

L'étude diachronique de *ende*, des débuts de l'espagnol jusqu'à sa disparition fin XV<sup>e</sup> siècle, avait montré une évolution du mode d'emploi de la particule à partir du

milieu du XIV<sup>e</sup> siècle. La communication au IX<sup>e</sup> colloque de linguistique hispanique de Lille en 2000, avait eu pour objet la formulation d'une hypothèse sur le signifié de *ende* : j'avais postulé que la forme hybride *ende* (EN + DE) offre, en langue, deux « postes » inoccupés, vacants, à pourvoir. Ces postes sont pourvus dans le discours, et en fonction du contexte, *ende* est anaphorique d'un lieu, d'un espace temporel, d'un événement. Cette approche permettait de prendre en compte la multiplicité des emplois discursifs sans mettre à mal le principe de l'unité du signe.

J'avais pourtant le sentiment de n'avoir pas tout dit sur *ende* et ses composés, plus exactement, de n'avoir pas accordé à la *signifiance* toute l'importance qu'elle méritait.

C'est effectivement assez tôt après ma thèse et après Lille, entre 2000 et 2003, en particulier avec la publication de *Regards sur le signifiant* de Gilles Luquet (2000), que j'ai pris conscience, dans mes lectures et en assistant aux séminaires parisiens, à la fois d'une remise en cause et d'une certaine radicalisation.

La remise en cause par certains linguistes hispanistes guillaumiens visait le mécanisme de la subduction, principe explicateur typiquement guillaumien, qui m'avait tant séduite lorsque j'étais étudiante, en particulier appliqué au verbe *haber* et à la particule *y*. Pendant ma thèse, j'avais pressenti le questionnement de cette théorie, en constatant simplement que mon Directeur de thèse ne me suggérait absolument pas de l'appliquer à *ende*. J'aurais pu, effectivement, dans ma thèse, me saisir de cette théorie pour rendre compte de l'évolution de *ende* à partir du milieu du XIV<sup>e</sup> siècle et postuler moi aussi un *ende* « subduit » comme M. Molho l'avait fait pour *y*. Il m'a donc fallu



dans un premier temps comprendre cet abandon et, en quelque sorte, le « digérer »<sup>24</sup>, avant de saisir toute la portée du nouveau principe qui émergeait pour moi seulement à cette époque : un principe radical selon lequel la seule et unique réalité du langage permettant d'en dégager la nature, les caractéristiques, c'est la sémiologie par laquelle il se manifeste : à partir de la sémiologie (le visible, l'observable) se trouvent ainsi dégagés et exposés par le linguiste les mécanismes régissant une langue.

C'est la primauté accordée au signifiant comme l'avait posée le groupe Mo.La.Che, et telle que la revendique Gilles Luquet dans l'introduction à ses *Regards sur le signifiant*, déplorant « [qu'] il n'existe à ce jour aucune grammaire du signifiant : aucune grammaire qui fasse de la structure sémiologique d'une langue la donnée à comprendre et à expliquer en priorité ». C'est aussi la redéfinition du *signifié*, engagé dans une relation biunivoque avec le *signifiant*.

7 – « **Ende, lecture du signifiant** », [2003], *Crisol*, Revue de Paris X-Nanterre, 2009, p. 7-24.

J'ai donc pris le parti de revenir une autre fois sur *ende* et d'en proposer une lecture du signifiant. J'ai préparé ce travail en 2003 en vue de participer au X<sup>e</sup> colloque de l'AIPL (Association Internationale de Psychomécanique du Langage) à Oloron-

---

<sup>24</sup> À cet égard, le réexamen critique de Jean-Claude Chevalier et de Marie-France Delpont m'y ont bien aidée : voir J.-C. Chevalier, « De Guillaume à une linguistique du signifiant », *Modèles linguistiques*, vol. 33, XVII, 1996, p. 77-92. Voir aussi M.-F. Delpont, « Diachronie et synchronie. Le problème de la subduction », *Du percevoir au dire. Hommage à André Joly*, D. Leeman, A., Boone éd. et alii, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 277-289.

Sainte-Marie du 3 au 5 juin, qui avait pour thème la « Genèse de la "phrase" dans la diversité des langues ».

Dans le cadre du thème du colloque, mon objectif était de formuler une nouvelle hypothèse sur le signifié de *ende* à partir de l'observation de son signifiant et de vérifier le fameux principe de la *congruence*. L'observation de la forme apocopée *ent* jusqu'à sa disparition, l'installation définitive de la forme *ende* jusqu'à la fin du Moyen-Âge, devaient me permettre de mettre au jour l'adéquation du signifiant au signifié.

J'ai présenté cette hypothèse au séminaire de Paris IV le 7 mai 2003, mais, pour des raisons personnelles, je n'ai malheureusement pas pu me rendre au colloque de l'AIPL à Oloron en juin. Les organisateurs du colloque, attachés au principe que seules les communications ayant été présentées effectivement entraient dans les Actes, mais comprenant mes raisons, dans un premier temps, m'ont proposé de publier l'article dans un *varia* de la revue *Modèles Linguistiques*. J'ai donc attendu. Quatre ans plus tard, déduisant de ce silence que mon article ne serait probablement pas publié, sur la suggestion de Bernard Darbord, je l'ai soumis au comité de lecture de la revue *Crisol* à Paris X-Nanterre, qui a accepté de le publier. Ces aléas expliquent la distance temporelle entre la rédaction de cette étude (2003) et sa publication très récente (mars 2009).

Dans ma thèse, j'avais rapproché *ende* et *y*, sans autre justification que l'approche traditionnelle, et conformément à l'approche française qui rapproche *en* et *y*. J'avais cependant fait apparaître un lien diachronique dans la mesure où les emplois de *ende* se modifiaient notablement un siècle après l'évolution des emplois de *y*. Dans cette

nouvelle étude donnant la primauté au signifiant, j'avais déjà en tête, dès 2003, d'étudier conjointement *ende*, *onde*, et leurs dérivés, convaincue que leur ressemblance physique fondait un sous-système offrant la possibilité au locuteur médiéval de « penser par contraste », suivant par là un principe capital pour Guillaume.

La ressemblance de ces deux mots sur le plan du signifiant m'a donc conduite à la remise en cause du principe saussurien de l'arbitraire du signe linguistique, dans la ligne tracée par l'étude du signifiant de *aun* par Mo.La.Che, les intuitions de Michel Launay sur l'apocope, les études de Gilles Luquet sur l'apocope et les prétérits forts en espagnol ancien, et dans son ensemble par ses *Regards sur le signifiant* : c'est la concurrence *ent* ~ *ende*, observable dans la *Primera Crónica*, tournant à l'avantage de *ende*, qui a achevé de me persuader que dans la structure phonématique de *ende*, *onde* et leurs composés, est inscrit ce à quoi ces formes permettent de référer.

#### **– Rapprochement physique avec *Onde*, Paris (2005)**

Cette hypothèse m'a amenée tout naturellement à examiner une autre particule disparue, *onde*. Dans le cadre des Journées d'études organisées par le GERLHIS à Paris III les 18 et 19 mars 2005, consacrées au « Signifié de langue en espagnol – Méthodes d'approche », j'ai repris la méthode d'approche qui avait valu pour *ende* : le postulat de l'unicité du signe servant de point de départ à l'analyse, *onde* affichant partout et

toujours la même signifiante, il s'agissait de répondre à l'apparente (et trompeuse) diversité (adverbe, relatif, interrogatif) par l'invariabilité de sa structure phonématique.

**11** – « *Onde, tentative d'approche du signifié* », in Gilles Luquet (éd.), *Le signifié de langue en espagnol – Méthodes d'approche*, Journées d'Études du GERLHIS (18-19 mars 2005), Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 2006, p. 91-103.

En effet, dans le cas de *onde*, qu'on le place dans la rubrique « relatif » ou bien dans celle de « relateur notionnel » ou encore d' « adverbe interrogatif », que l'on y voie un « connecteur » ou une « particule », il n'en demeure pas moins qu'en surface, en « visibilité », *onde* reste inchangé, et ce malgré la diversité des emplois, des configurations syntaxiques dans lesquelles il prend place. Je retrouvais bien dans *onde* la question centrale qui m'avait quelque peu paralysée pendant ma thèse : à quel point se vouer dans l'approche de ces mots grammaticaux ? À la diversité des emplois, incontestable, ou à l'invariance, tout aussi incontestable ?

Mais, pour approcher *onde*, j'avais saisi toute l'utilité de prendre comme garde-fou le signifiant et c'est ainsi que je l'abordai. C'est ainsi que je pus rendre compte aussi de son « drôle d'accent », de cette graphie motivée lorsqu'il est utilisé comme « adverbe interrogatif ». Et c'est à partir du moment où je conçus dans leur ressemblance signifiante tout cet arsenal de particules en *-nd-* qu'il me devint aisé d'établir le lien entre le phénomène de la déflexité et le besoin de syntaxe, aboutissant au développement ou à la création de mots servant à « faire du lien » dans la phrase, à

faciliter, dans l'interlocution, les repérages. Ce sont ces deux pistes que j'allais suivre par la suite : le développement de la syntaxe en espagnol ancien et la primauté du signifiant.

## **B- Comment concilier l'étude du signifiant et les évolutions diachroniques ?**

Le latin tardif et médiéval ayant connu la disparition progressive de la flexion casuelle (mouvement général de la déflectibilité), le développement corrélatif des prépositions et de diverses particules permettait de déclarer linguistiquement les relations mentales entre les notions. Les mots ne portant plus en eux leur fonction, ce bouleversement rendait obligatoire la multiplication des tours prépositionnels, des conjonctions et des particules anaphoriques pour assurer les repérages internes à l'énoncé. Ainsi, du XII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle, cohabitent deux sous-systèmes anaphoriques. C'est cette innovation par rapport à la langue latine et ce développement remarquable de la syntaxe en castillan médiéval que j'ai évoqués en 2006 au VII<sup>e</sup> colloque de l'Association Internationale Historia de la Lengua Española à Mérida en prenant l'exemple d'une tournure prépositionnelle complexe, *fueras ende*.

– *Fueras ende*, Mérida-Mexique (2006)

15 – « **Innovación y ampliación de la sintaxis en castellano medieval : *fueras ende* »**, in Concepción Company Company, José G. Moreno De Alba (éds.), *Actas del VII Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española*, Mérida (Yucatán), 4-8 de sept. de 2006, Madrid, Arco/Libros, 2008, vol. I, p. 773-788.

Comme avec *ende*, afin de tester cette nouvelle méthode reposant sur l'observation du signifiant, j'ai souhaité revenir sur une tournure que j'avais examinée dans ma thèse mais qui m'avait laissé un arrière-goût d'insatisfaction : *fueras ende* ou *fuera ende*. En effet, ayant fait l'impasse totale sur le signifiant, à cette époque-là, je ne pouvais avoir perçu ce dont étaient porteurs le *-s* de *fueras* et le *-a* de *fuera*.

Dès les débuts de l'espagnol et jusqu'à la disparition de *ende*, *fuera* offre un emploi prépositionnel (sous la forme composée *fuera de*) et un emploi traditionnellement appelé « adverbial » où il permet une reprise anaphorique sous les formes simples *foras*, puis *fuera*, parfois *fueras*.

Pourvu de *-s*, *fueras* semble prendre toute sa place dans une catégorie fonctionnelle (le déclarant explicitement par ce {s})<sup>25</sup> : celle qui rassemble *más*, *demás*, *jamás*, *cras*, *atrás*, *después*, *menos*, *apenas*, *avés*, *amidos*, *pues*, *lejos*... et ensuite, quand ils l'eurent acquis, *quizás*, *mientras*, *antes*, *entonces*, etc.

La forme *fuera*, quant à elle, était privée de la déclaration explicite de cette appartenance à cette catégorie, mais portait par son *-a* la marque de son inscription dans un

---

<sup>25</sup> « Otra manera, más informal, de marcar la función adverbial en el español medieval y en otros romances era la llamada «s adverbial», que tiene su origen en un cierto número de adverbios latinos que por diferentes razones, terminaban en /s/ [...]. Esta /s/ se extendió a otros adverbios en el castellano de la Edad Media, pero no persistió en todos los casos [...] », Ralph Penny, *Gramática histórica del español*, 1993, Barcelona, Ariel, p. 131.

autre réseau d'éléments de relation : *para, cerca, encima, arriba, hacia, fasta > hasta, contra, encontra...*

C'était donc ce que l'on pouvait tirer de l'observation des faits visibles. Cela ne signifiait pas pour autant que *fuera* et *fuera*s n'aient pas, pour l'essentiel, partagé des propriétés et, par conséquence, qu'ils n'aient pas, bien souvent, pu commuter dans les phrases. *Fuera*s et *fuera* ont probablement été très souvent en concurrence, de même que *fuera*s *ende* au regard de *fuera ende*. Mais ce que je voulais établir c'est que dans le cas de la forme dotée de *-s*, *foras* ou *fuera*s, la déclaration explicite, dans le signifiant, de l'inclusion dans un ensemble, explique sans doute que la forme ait été privée de la possibilité d'entrer dans certaines constructions syntaxiques autorisées à l'autre, et inversement, explique que lui aient été autorisés des emplois interdits à l'autre.

L'examen des textes dans un *corpus* que j'avais déjà constitué à l'époque de ma thèse (grâce à ma lecture « totale »), m'a permis d'établir un réel partage de compétences des deux formes, l'une dotée du morphème {s}, l'autre dotée du morphème {a}. Il me fallait cependant nuancer la foi que l'on peut placer dans l'étude des textes : ce qui complique considérablement la tâche du linguiste qui observe avant de reconstruire, c'est la conscience qu'il doit y avoir eu un temps de « télescopage » où plusieurs sujets parlants, ayant fait l'égalité des formes, n'ont retenu que la plus ancienne, ou la plus récente, et étendu à tous les emplois la forme ayant leur préférence.

En tout état de cause, si, dès les premiers textes du castillan, on avait innové par rapport au latin, si à *foras* on avait adjoint *ende*, c'est que l'un des deux était jugé insuffisant pour déclarer la représentation que l'on voulait signifier.

Pour comprendre le mécanisme de la tournure ainsi conçue il fallait être en mesure de répondre aux questions suivantes :

- Dans quelles conditions l'idée d'extraction était sentie impuissante à montrer l'image d'un extérieur ?
- Dans quelles conditions l'idée d'extériorité était impuissante à montrer l'image d'un intérieur ?
- Dans quels cas le lieu de départ exigeait d'être montré sous l'apparence d'un intérieur ou – ce qui revient au même – le lieu d'arrivée sous les traits d'un extérieur ? Avec quel type de mouvement, c'est-à-dire avec quels verbes ? Pour quels types de lieux (physique ou mental) d'arrivée ?

Ce sont toutes ces questions qu'on m'avait posées en 2001, lors d'un séminaire du GERLHIS, où j'avais présenté, dans la foulée du signifié de langue de *ende*, un signifié pour *fuera(s) ende*, qui ont ressurgi lorsque j'ai réexaminé cette forme. J'avais laissé en suspens ces interrogations en attendant de trouver le bon moment, et surtout la méthode opportune. J'ai donc tenté d'y apporter des réponses en 2006.

Comme le montrent tous les exemples du *corpus*, c'est exclusivement l'emploi de *ende* sur le plan notionnel, plus abstrait, qui est associé à *fuera*, c'est-à-dire l'emploi de *ende* où le poste I (intérieurité) est pourvu, dans le discours, par un événement, et où le mouvement d'extraction conduit à une exclusion sur le plan conceptuel (idée d'extériorité). Cette association montre que dans le champ notionnel ou conceptuel, *fuera* était inapte à lui seul à dire la représentation que l'on voulait signifier, et que pour sa part, la particule *ende* était inapte à dire une extériorité.

*Ende* a été associé très tôt à des prépositions et toujours en seconde position (*por + ende*, *de + ende* (*dende*), *des + ende*), ce qui tendrait à prouver que ce que la particule est inapte à signifier et qu'on veut lui adjoindre est placé en première position.



L'association *fueras ende* a disparu au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, par exemple chez don Juan Manuel où l'exception est exprimée systématiquement par *salvo ende*. Par ailleurs, *salvo ende* concurrence *fueras ende* très tôt dès la *General Estoria*. En diachronie, j'ai postulé, comme pour *ende*, que l'instrument n'a pas changé au fil des siècles, mais que ses emplois ont pu évoluer au gré de ses champs d'activité et de ses associations. L'association de *foras/fuera/fueras* avec *ent/ende* visait à combiner deux notions essentielles ayant des affinités évidentes, l'extériorité et l'intériorité, et apporta, en son temps, une solution pour signifier ce rapport.

J'avais pu, avec *fueras ende*, et en m'appuyant sur la lecture du signifiant, illustrer ce développement et ces innovations syntaxiques corrélatifs au phénomène de la déflexité. J'avais pu montrer également que si l'on prend comme garde-fou le signifiant, les évolutions observables en diachronie peuvent aussi faire sens, contrairement aux habituelles précautions d'usage qui entourent les hypothèses des historiens des langues. C'est cette prudence que nous recommande Christiane Marchello-Nizia :

Bien entendu, il ne faut jamais perdre de vue que les évolutions ainsi reconstruites restent toujours du domaine des hypothèses, toujours falsifiables donc, et dont la validité est toujours, au moins dans l'absolu, dépendante de facteurs mouvants.<sup>26</sup>

Pour répondre à cette prudence, on peut faire le choix d'adopter résolument un autre parti-pris, celui du signifiant et d'en faire une *preuve* tangible en synchronie mais aussi en diachronie.

---

<sup>26</sup> C. Marchello-Nizia, *op. cit.*, p. 28-29.

– **Syntaxe et *deixis* en espagnol ancien : le choix d'un repérage, Lugo (2007)**

Après l'étude sur *fueras ende*, j'ai poursuivi dans la même voie, convaincue que l'observation du signifiant m'avait permis de mettre à jour, en espagnol ancien, un certain type de repérage, servi par une certaine sémiologie. Il me restait donc à établir le lien, ou plutôt le distinguo, entre cette famille de particules et les adverbes déictiques qu'on leur associe généralement et à tort. Il me semblait tenir là de quoi produire une étude synthétisant convenablement l'approche méthodologique que j'avais acquise depuis ma thèse, sur l'espagnol ancien.

C'est à l'occasion du XXXI<sup>e</sup> colloque de la Société Internationale de Linguistique Fonctionnelle (SILF), à Lugo, dans l'atelier « Évolution grammaticale et histoire des langues », sanctuaire de la *grammaticalisation*, que j'ai présenté cette nouvelle approche.

**17** – « **Syntaxe et *deixis* en espagnol ancien** », in Alexandre Veiga, María Isabel González Rey (éds.), *La diversité linguistique, Actes du XXXI<sup>e</sup> colloque de la Société Internationale de Linguistique Fonctionnelle (Lugo, 11-15 sept 2007)*, Lugo, Axac, 2008, p. 289-294.

C'est donc par mes postulats théoriques que j'ai entamé cet article, laissant entendre que je n'adhérais absolument pas à l'approche espagnole traditionnelle, y compris celle des études les plus récentes. Celles-ci, partant du principe que remplacement fonctionnel vaut pour équivalence de signifié, posent 1. que *ende* et y

sont des déictiques, 2. que l'évolution de leurs emplois s'explique par leur *grammaticalisation*.

Ayant réaffirmé au préalable ma croyance en l'unicité du signe linguistique et dans la « méthode d'approche du *signifié* » avec laquelle j'avais opéré pour *onde* aux Journées d'études du GERLHIS – de la sémantèse du vocable découlent un certain nombre de combinaisons syntaxiques –, j'affichai clairement mon objectif. Je souhaitais clarifier le mécanisme de repérage offert par les déictiques, d'un côté, et le mécanisme de repérage proposé en espagnol ancien par de multiples particules aujourd'hui disparues.

Pour mener à bien cette mise au clair, il était crucial d'avoir acquis ce qu'implique la linguistique du signifiant comme redéfinition de notions très souvent malmenées, au premier rang desquelles se place la différence entre signifié et référence. Assimiler les deux, en prétendant notamment que *ende* et *y* sont des déictiques, est une erreur méthodologique voyante mais cependant assez largement partagée. Il est nécessaire de distinguer les deux niveaux afin de mettre au jour des mécanismes de repérage distincts. C'est un certain type de repérage (celui des déictiques) qui a prévalu à la fin du Moyen-Âge, au détriment d'un autre (celui des particules en *-nd-* et de *y*), et ces façons de créer du lien, dans le discours, ne se confondent pas : l'une est directement branchée sur le locuteur, calculée à partir de son *moi, ici, maintenant* de locution ; tandis que l'autre, inscrite dans la suite phonématique en *-nd-*, est un repérage interne à l'énoncé, syntaxique. Ce que l'on peut constater à la fin du Moyen-Âge c'est la prédilection pour un certain type de repérage, celui, direct, qu'offrent les déictiques. Après avoir posé cela, il était pour moi tout naturel de revenir sur *y*. J'avais déjà comme

projet, au moment de la rédaction de cet article pour Lugo, de revenir sur cette particule, en adoptant, là encore, l'approche par le signifiant.

**– Retour sur Y, Paris (2008)**

Dans ma nouvelle approche de y, le travail de réfutation s'annonçait lourd : il fallait non seulement, à la suite de ce que j'avais posé au colloque de Lugo, montrer les contradictions auxquelles mène l'approche référentialiste de ces mots grammaticaux (globalement l'approche espagnole) mais aussi, plus délicat, reprendre une étude phare sur le sujet, celle d'un éminent linguiste hispaniste, de plus apôtre de la linguistique du signifiant, Maurice Molho, sur « La sémiologie des verbes d'existence » afin de balayer le principe explicateur bien connu de la *subduction* appliqué chez lui, et contrairement aux apparences, en synchronie, et non en diachronie.

- 18** – « Y a-t-il du nouveau ? », [communication aux Journées d'études du GERLHIS, Paris 3, 14-15 mars 2008], in Gilles Luquet (éd.), *Morphologie et syntaxe de l'espagnol : méthodes d'approche*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, à paraître, 24 p.

La difficulté de l'entreprise tenait donc en premier lieu à l'obligation de reprendre avec un esprit critique l'article de M. Molho. Relire cette étude avec une telle perspective c'était remettre en question l'article qui avait été à l'origine de mon intérêt

pour la linguistique hispanique, lorsque j'étais étudiante à Paris IV, frappée que j'avais été par le principe explicateur de la subduction. Je crois aujourd'hui que ce processus de « destruction » non seulement n'a rien de dramatique, mais qu'il est, en fait, un passage obligé pour un chercheur, le préalable nécessaire, parfois, à une bonne construction. En même temps, il est rassurant de remarquer que même M. Molho n'échappe pas au piège redoutable qui consiste à mettre le monde dans les mots.

La difficulté pour *y* comme pour *ende*, comme pour les prépositions, c'est de ne pas examiner le mot empesé de toute cette signification dont on a naturellement tendance à le charger. Mais après mon expérience sur *ende*, et mon approche de *onde*, je n'eus pas trop de difficultés à m'écarter de cette voie sans issue.

Ainsi, plusieurs années après ma thèse, j'ai vu pour *y* avec une netteté qui m'a moi-même surprise, le piège dans lequel on tombe, et l'embourbement qui s'ensuit, lorsque l'on s'attache à décrire les emplois « simples », et à les opposer aux cas « marginaux ». On retient toujours en premier lieu, et Molho comme les autres, les emplois qui se trouvent au plus près de l'expérience (valeur d'adverbe de lieu anaphorique de *y*, ou cas spatial d'une préposition), et l'on glisse ensuite vers les emplois dits notionnels, pour enfin terminer par les emplois jugés problématiques, pour lesquels on doit s'ingénier à trouver une logique par rapport au premier emploi. Cette méthode, j'en connais tous les désavantages, pour m'y être laissée enfermer. Et cette méthode oblige inmanquablement le linguiste à devenir un virtuose du grand écart afin de concilier des emplois « transparents » avec des emplois « opaques ». Somme toute, je me demande aujourd'hui si l'on ne réaliserait pas une économie d'envergure en attaquant immédiatement par les emplois que l'on juge problématiques ! Il est bien là le

piège tendu par ces petits mots abstraits disant des relations entre les notions. Leur signifié ne livrant que très peu d'instructions, ils se gorgent dans le discours d'un éventail de prétendues valeurs et offrent à la vue un « panel » déconcertant de combinatoires. Rien d'étonnant, alors, à ce que l'on s'attache à décrire, en premier, l'emploi le plus concret, référant à notre expérience la plus immédiate, la plus tangible. C'est précisément la démarche des grammaires qui classent les emplois des prépositions en trois grands champs, du plus concret au plus abstrait : emplois géographiques, spatiaux, temporels, puis notionnels, ce dernier champ étant généralement une sorte de fourre-tout réunissant les emplois jugés problématiques et, selon les cas, ce qu'on appelle les exceptions (à la règle).

C'est bien la démarche que suit M. Molho dans sa description des emplois de *y* en espagnol ancien ; et en lui appliquant, comme le firent d'autres linguistes guillaumiens sur d'autres questions, le mécanisme de la subduction, il ne fait qu'apporter la contradiction au principe de l'unicité du signe linguistique, qu'il a pourtant ardemment défendue.

Dans la bibliographie dont je me suis servie, en dehors de l'article incontournable de M. Molho, ce qui m'a intéressée dans cette étude, c'était de m'attacher aux articles récents, si possible postérieurs à ma thèse, et de les examiner à la lueur des nouvelles préoccupations qui étaient les miennes. Je m'étais déjà penchée sur *y*, dans ma thèse, et aussi en 2005 pour le colloque de la SHF/APFUE à Séville (étude n° 13 du présent dossier). C'est la raison pour laquelle je n'ai pas repris en bibliographie les grands classiques déjà consultés auparavant.

Comme je l'ai montré à Lugo dans l'article sur « Syntaxe et deixis en espagnol médiéval », le défaut majeur dans l'approche de *y* tient, dans les études espagnoles, à la confusion entre signifié et référence. N'ayant d'yeux que pour ce à quoi réfère le mot dans le monde expérientiel, les linguistes espagnols proposent un classement des emplois de *y* et inscrivent dans son signifié des valeurs qui ne sont que contextuelles, qui sont le produit d'une combinatoire. Le télescopage devient alors inévitable entre la capacité référentielle des déictiques et celle de *y*. Les emplois de *y* couvrant tout le Moyen-Âge montrent assez sa capacité, d'un bout à l'autre, à renvoyer à un lieu précis mais aussi à l'espace général contenant de tous les lieux particuliers. La méthode la plus économique qui soit est sans conteste celle qui en vient à postuler que le signifié de *y*, très abstrait, est de déclarer simplement le concept d'espace. Le mécanisme qui découle de cette abstraction permet d'opérer un lien dans le discours entre ce concept et le lieu particulier attaché au contexte ou au co-texte particulier de la situation d'énonciation. On évite ainsi le « grand écart », la recherche désespérée de conciliation entre un *y* concret et un *y* abstrait. Il arrive tout simplement que parfois, il n'y a pas de « lieu » concret à rattacher à *y* dans le discours ; *y* ne déclare alors que le concept d'espace. Le récepteur ne trouve aucun lieu particulier à lui rattacher.

Ce mécanisme inscrit dans *y* préserve le principe de l'unicité du signe linguistique en synchronie – ce que mettaient à mal l'approche de M. Molho et le mécanisme de la subduction appliqué en synchronie – et postule que le signifié de *y* reste inchangé en diachronie. Se trouvent évacuées à la fois, pour *y*, la subduction interne en synchronie et la subduction interne en diachronie. On peut établir alors que le changement diachronique relève du mode d'exploitation que le locuteur fait de

l'instrument mais ne touche pas l'instrument lui-même. Ce changement diachronique relève de la compétence du locuteur.

Si l'unicité du signe linguistique en synchronie ne doit pas faire débat – à condition, bien entendu qu'on se tienne à ce principe et qu'on n'en dévie pas d'un iota – l'unicité du signe est peut-être plus problématique dans l'approche diachronique.

Ce n'est en tout cas pas l'opinion de Gilles Luquet, lequel adopte une position radicale sur l'unicité du signe en diachronie : « [...] dans la description diachronique d'une langue, l'invariance d'un signifiant va de pair avec l'invariance du signifié qui s'y attache », nous dit-il<sup>27</sup>. Cette position radicale, je n'ai aucune raison de ne pas y adhérer tant que l'on ne m'aura pas prouvé le contraire ! Il y a là une question épineuse, j'en ai conscience, mais elle nécessite pour apporter des réponses, des études au cas par cas. Dans le cas de *ende*, *onde* et *y*, que j'ai examinés, au vu de leur capacité référentielle, on ne peut que constater que l'invariance du signifiant va effectivement de pair avec l'invariance du signifié.

La rédaction de l'article sur le *y* médiéval s'est superposée à celle de l'étude sur la concordance des temps en espagnol moderne, que j'ai entamée au printemps 2008. Et dans l'approche grammaticale des deux phénomènes, l'un inscrit dans la langue ancienne, l'autre dans la langue moderne, j'ai été frappée par l'identité (et la persistance) des problèmes méthodologiques. Ici comme là, on décrit ce à quoi renvoient les mots – et dans le cas de la concordance des temps il s'agit des temps verbaux –, mais en amont on ne pose aucune théorie sur le mécanisme linguistique permettant de comprendre les faits observables dans le discours. J'ai pu faire le même

---

<sup>27</sup> Voir « Le signifié de langue en tant que représentation différentielle : le cas des formes verbales inactualisantes », in Gilles Luquet (éd.), *Le signifié de langue en espagnol*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2006, p. 108.



constat en préparant une communication pour le congrès annuel de l'association américaine, MLA, ayant lieu à San Francisco en décembre 2008.

– *O, do, onde, donde* : côté *signifiance*, San Francisco (2008)

19 – « *O, do, onde, donde* : côté *signifiance* », [communication au congrès annuel de MLA (Modern Language Association of America), San Francisco, 28-31 déc. 2008], à paraître, 17 p.

Cet article sur *o, do, onde, donde*, est la suite logique de trois études précédentes : tout d'abord celle sur *onde* en 2005 (n°11 du présent dossier bibliographique), puis celle, synthétique, présentée à Lugo en 2007 (n°17 du dossier bibliographique), visant à faire la part des choses entre le type de repérage proposé par les adverbes déictiques d'un côté, par *y* et *ende*, de l'autre. Cette dernière étude contenait les germes d'une réflexion plus poussée sur *y*, que j'ai effectivement présentée en 2008 aux Journées d'études du GERLHIS (n°18 du dossier). Après avoir montré quel mécanisme syntaxique partagent *ende* et *onde*, inscrit dans leur signifiant, puis par contraste, quelle conception de l'espace est inscrite dans le signifiant *y*, il ne me restait plus qu'à faire le lien avec un autre signifiant « minimaliste », *o*, pour établir de façon synthétique quels types de représentations mentales de l'espace et du lieu s'offraient au locuteur médiéval. Le but poursuivi était, bien entendu, de faire le bilan entre les conceptualisations évacuées de la langue à la fin du Moyen-Âge et celles conservées, en vue de mieux comprendre la réorganisation systémique.

Ayant eu au colloque de Libero (Rennes, 24-26 sept. 2008), dans la communication d'Yves Macchi, « *Lugar et Sitio* : deux conceptualisations opposées du site de localisation », un éclairage confirmant mes propres hypothèses sur la syntaxe médiévale, j'entrepris de dresser une sorte de bilan de ce que l'observation des faits visibles laissait entrevoir des faits cachés.

Cet article m'a permis également de faire le lien avec mon étude inédite sur la concordance des temps en espagnol moderne, que je rédigeais à la même période. En effet, l'emploi de *o* entre dans l'étude de ce que l'on appelle la phrase complexe – une proposition principale et une proposition subordonnée dite « relative » –, et conforte les hypothèses sur la phrase complexe que je formule dans le chapitre intitulé « Repenser la subordonnée ». En effet, le « relateur » *o* partage avec les prépositions la capacité à relancer le processus phrastique visant à saturer le nom<sup>28</sup>.

La partie « réfutation » prend appui sur la présentation de la *Sintaxis histórica de la lengua española* (2006), dirigée par Concepción Company Company, parce qu'elle constitue la présentation récente la plus complète de toutes ces particules, et aussi parce qu'elle est l'illustration parfaite d'une méthode d'approche fort répandue, partagée par la plupart des linguistes historiens de la langue espagnole : la description de la référentialité. D'une certaine façon, je retrouve là exactement la même approche référentialiste que celle que j'ai réfutée dans mon étude inédite sur la concordance des temps, mais cette fois appliquée en diachronie, et adossée à la fameuse *grammaticalisation*.

Il est très intéressant de remarquer que l'approche du langage par la description des emplois conduit exactement aux mêmes insuffisances et incohérences, tant en

---

<sup>28</sup> Voir G. Le Tallec-Lloret, *Concordance des temps et non-concordance modale en espagnol moderne*, étude inédite, 2009, p. 169.

histoire de la langue qu'en description synchronique de l'espagnol moderne. C'est ce que j'ai souhaité illustrer dans le titre de l'article en proposant ce qui est, selon moi, l'antidote à l'approche référentialiste : le regard sur le signifiant.

Enfin, le facteur d'intersubjectivité tel que l'a posé Benveniste dans « Le langage et l'expérience humaine » (1970) :

Telle apparaît la condition d'intelligibilité du langage, révélée par le langage : elle consiste en ce que la temporalité du locuteur, quoique littéralement étrangère et inaccessible au récepteur, est identifiée par celui-ci à la temporalité qui informe sa propre parole quand il devient à son tour locuteur. L'un et l'autre se trouvent ainsi accordés sur la même longueur d'onde. Le temps du discours n'est ni ramené aux divisions du temps chronique ni enfermé dans une subjectivité solipsiste. Il fonctionne comme un facteur d'intersubjectivité, ce qui d'unipersonnel qu'il devrait être le rend omnipersonnel. La condition d'intersubjectivité permet seule la communication linguistique. (p. 11),

est aussi un facteur à ne pas écarter en diachronie : l'évolution d'un système linguistique, dans sa recherche d'une toujours plus grande simplification, cherche à s'assurer, toujours à moindre coût, que l'allocutaire peut bien saisir le discours.

### **C- L'unité, la diversité et... le sujet parlant**

**– La concordance des temps : question de méthode, les méthodes en question, Paris (2008)**

Dans mon isolement de linguiste, à Rennes, j'ai trouvé une autre voie de secours : le rapprochement avec ma collègue hispaniste spécialiste de littérature médiévale, Virginie Dumanoir. C'est en proposant conjointement un cours de ce qui s'appelait encore la Maîtrise, en 2002, sur le *Caballero Zifar*, que nous avons vu tous les avantages qu'il y avait à tirer d'une collaboration entre une linguiste, d'un côté, et une littéraire, de l'autre, à condition que l'étude littéraire soit précédée de l'étude linguistique. Ce « décryptage » du texte que je proposais au préalable préparait, en quelque sorte, le terrain de l'analyse littéraire, puisque les étudiants n'étaient plus handicapés par le problème de compréhension littérale. C'est cette organisation annuelle que nous avons proposée aux étudiants et ma collègue a pu, par la meilleure réception de ses cours de littérature, apprécier le bien-fondé de cette méthode. Cette découverte commune d'une certaine complémentarité entre linguistique et littérature, facilitant aux étudiants l'accès au Moyen-Âge, a débouché sur deux collaborations : en 2006, la conception d'un manuel pratique d'initiation au Moyen-Âge s'adressant aux étudiants de Licence<sup>29</sup>, maintenant l'articulation en deux temps : 1. linguistique et 2. littérature ; puis, en 2008, l'organisation d'un colloque, mêlant les approches autour du thème de la Concordance des Temps (linguistique, littérature et civilisation).

**20** – « **La concordance des temps : question de méthode, les méthodes en question** », [communication au colloque « La concordance des temps (Moyen-Âge–Période moderne) », Paris, Colegio de España, 30-31 mai 2008], in Gilles Luquet (éd.), *La concordance des temps (Moyen-Âge–Période moderne)*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, à paraître, 21 p.

---

<sup>29</sup> Virginie Dumanoir et Gabrielle Le Tallec-Lloret, *Espagnol médiéval–Langue et littérature castillanes XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles*, Presses Universitaires de Rennes, 2006.

L'idée de ce colloque a jailli de deux constats : il y a toujours avantage à écouter le point de vue des autres sur un sujet nous intéressant au premier chef, et ce sujet, pour moi, c'était la concordance des temps. L'idée de faire travailler les collègues sur ce sujet était donc pour moi séduisante. L'autre constat touche à la façon même d'envisager notre métier de chercheur : nous sommes bien souvent plongés dans des aventures individuelles, (même égotistes, comme l'exercice de cette synthèse) et la rédaction d'un inédit en fait inévitablement partie. Il s'agissait donc là de transformer une démarche hautement individualiste en aventure collective. Virginie Dumanoir, qui déplore elle aussi le cloisonnement dans la recherche hispanique française, a su trouver les articulations littéraires et historiques nous permettant de dégager un certain nombre d'axes fédérateurs.

Il est bien entendu que la recherche ne peut pas être que cela non plus, une aventure collective autour d'un thème fédérant les approches littéraire, historique et linguistique. La recherche d'une toujours plus grande spécialisation dans mon domaine, l'inclination vers la meilleure méthode scientifique possible et l'abstraction la plus performante, sont sans aucune hésitation les murs porteurs de mon activité de chercheuse. Mais il y a une forme de satisfaction, différente mais bien réelle, et source d'une meilleure mise en perspective de notre sujet, à réunir et à écouter des hispanistes de tout bord.

L'intérêt pour ce sujet remonte, comme je l'explique dans le préambule à l'étude inédite, « Concordance des temps et non-concordance modale en espagnol moderne », à ma brève collaboration avec la maison Larousse. En dehors du caractère, il faut bien le

dire assez humiliant, de la correction par des collègues du secondaire des fiches de grammaire que je proposais, cette fameuse règle de la concordance des temps absorba très vite tout mon temps de réflexion, d'analyse, et aussi de mise en relation avec mes travaux précédents. Tout était réuni dans cette question pour me donner l'occasion, sans trop souffrir de la contrainte du nombre de pages, si j'y consacrais une vaste étude inédite, de développer trois points essentiels pour lesquels j'avais la sensation de m'être suffisamment armée pendant ces dernières années.

1. La réfutation de l'approche traditionnelle, en particulier espagnole, de cette question de la concordance des temps. Je retrouvais là non pas une théorie – ça n'en est précisément pas une – mais une méthode d'approche vivement criticable, déjà simplement par le constat de son incapacité à expliquer les faits observables, mais aussi par les innombrables contradictions auxquelles elle mène, et enfin par le coût global de l'opération. Cette méthode d'approche entièrement tournée vers la référentialité, commune aux grammaires et approches linguistiques espagnoles, et bien au-delà, à l'approche grammaticale des langues, en général, illustre, pour moi, un refus étonnamment bien installé et souvent justifié par le besoin de simplicité de l'apprenant : le refus de théoriser sur les langues.

La recherche de la simplicité est une démarche fort louable, mais il s'avère, justement, que la simplicité se trouve... du côté de la *langue*, tandis que les « complications » s'observent toujours dans le discours, et les étudiants ne s'y trompent pas lorsqu'ils se désolent de l'abondance des exceptions.

C'est la raison pour laquelle la question de la concordance des temps m'est d'abord apparue comme un « problème de méthode », comme l'illustre le titre de mon

premier travail sur ce sujet : « La concordance des temps : question de méthode, les méthodes en question ». Dans cet article, j'ai également jeté les bases des deux autres points essentiels de ma démonstration.

2. J'ai décidé d'accorder aux emplois de discours toute l'importance qu'ils méritent, mais non pas comme fin en soi, mais comme faits visibles, observables, et témoignant d'une théorie forcément pré-existante.

Il me fallait donc un *corpus*.

J'observe aujourd'hui avec lucidité le contraste entre l'élaboration du *corpus*, « fait maison » pour les besoins de ma thèse, et l'élaboration du *corpus* pour la concordance des temps, confié à une étudiante de Master. Il m'a semblé que confier l'élaboration de ce *corpus* à une étudiante, en dehors de l'aspect formateur pour elle, était aussi un moyen, pour moi, de mettre à distance l'ampleur des données, dans lesquelles je ne voulais pas me noyer, après l'expérience de ma thèse. J'ai donc donné des consignes extrêmement précises afin que de ce *corpus* jaillissent les données confirmant ou infirmant ce que je connaissais de la pratique de l'espagnol, en Espagne comme en Amérique, et avec la plus grande diversité d'emplois possible. Cette recherche s'est avérée fructueuse et m'a permis de gagner un temps considérable tout en ayant, de fait, et au préalable, établi une distance avec les données quantitatives indispensables pour alimenter la partie dédiée à la réfutation.

3. Partant du principe qu'une bonne théorie est avant tout peu coûteuse, j'ai voulu vérifier toute l'efficacité de la nouvelle théorie des modes de Gilles Luquet, parce

qu'elle s'inscrit dans cette linguistique du signifiant à laquelle je crois, et à laquelle je me suis consacrée dans mes dernières recherches.

Dans cet article, j'ai essayé de montrer qu'en fonction de la méthode qu'on adopte, on se trouve en quelque sorte au milieu du gué une fois que l'on a établi que la règle de la concordance des temps ne prend pas en compte un nombre considérable d'emplois autorisés par la langue, et en usage tant en Espagne qu'en Amérique.

– Soit on en reste là, c'est-à-dire à la description de ce qui est possible : l'alternance entre la forme en *-ra* et la forme en *-e/-a*, quel que soit le temps du verbe principal.

– Soit on cherche une explication et en prenant la direction, descendante, de ce qui autorise ces possibilités, on fait le choix de s'installer dans le champ de la signifiante, dans ce qui, en amont, conditionne tout discours.

La question de la concordance des temps est donc avant tout une « question de méthode ». La linguistique du signifiant permet de combiner tous les paramètres nécessaires à une bonne vue des choses : accorder aux faits de discours la place qu'ils méritent, c'est user de la diversité à bon escient, sans se contenter d'en rester là mais en recherchant dans la langue et dans la signifiante, ce qui est la condition d'existence même de cette diversité. Et reconnaître au locuteur toute une compétence, tout un savoir-dire, c'est aussi chercher à concilier l'unité et la diversité. C'est notamment grâce à la prise en compte de ce paramètre que l'on passe de G. Guillaume à une linguistique du signifiant.

Par ces trois points réunis, je dirais que l'article n°20 et l'étude inédite sur la concordance des temps se trouvent, d'une certaine façon, aux antipodes de mes études initiales sur *ende* (article n°1 et Thèse), puisque l'on peut voir en eux converger les résultats de cette quête méthodologique qui m'a occupée ces neuf dernières années.



## **Conclusion : regard rétrospectif et perspectives**

Ma trajectoire de recherche a été marquée, au fond, par deux opérations à la fois opposables et complémentaires, l'une relevant d'une forme de destruction et l'autre participant à une reconstruction. Cette opposition peut prendre de multiples visages que tout chercheur rencontre dans son parcours à un moment donné.

### **– Le poids de la tradition**

J'ai été amenée à détruire des conceptions grammaticales bien ancrées, tout un arrière-fond qui constituait mon savoir, pour être en mesure de reconstruire autre chose : c'est ce que j'ai expérimenté par exemple avec la question de l'accusatif prépositionnel. Ce fameux point de grammaire, gros de mystère et de contradictions dès le secondaire, nécessitait une opération de nettoyage d'envergure mais nécessaire, afin d'être en mesure de regarder autrement la double syntaxe, avec *a* et sans *a*. Dans une démarche linguistique, cette construction passe par une étape essentielle : la réfutation.

Ce processus permet de voir autrement une question déjà amplement étudiée, et posée de telle sorte que cette vision préexistante et prégnante nous conditionne, nous emprisonne. Savoir se délester de tout le poids de la tradition et d'une certaine vue des choses, pour construire une autre vue, mais aussi être en mesure de porter un regard neuf, font pleinement partie du travail de recherche. Je vois, moi, dans ce travail, une

illustration d'un principe d'écriture enseigné par le « maître » Flaubert à son disciple, Maupassant : la recherche de l'inexploré.

Le maître lisait tout, puis le dimanche suivant, en déjeunant, développait ses critiques et enfonçait en moi, peu à peu, deux ou trois principes qui sont le résumé de ses longs et patients enseignements. « Si on a une originalité, disait-il, il faut avant tout la dégager ; si on n'en a pas, il faut en acquérir une. » – Le talent est une longue patience. – Il s'agit de regarder tout ce qu'on veut exprimer assez longtemps et avec assez d'attention pour en découvrir un aspect qui n'ait été vu et dit par personne. Il y a, dans tout, de l'inexploré, parce que nous sommes habitués à ne nous servir de nos yeux qu'avec le souvenir de ce qu'on a pensé avant nous sur ce que nous contemplons. La moindre chose contient un peu d'inconnu. Trouvons-le.<sup>30</sup>

#### – **Abandonner une étude phare**

Dans un même esprit, il est parfois difficile de se défaire d'une approche qui a compté à un moment donné de notre parcours, ou qui a marqué notre entrée dans la discipline. Il faut malgré tout oser reprendre aussi cette étude phare, cette théorie dans laquelle on a cru et savoir la dépasser. C'est à mon sens un processus sain que de « détruire » également certains fondements de notre formation, à condition toutefois d'y voir, là encore, une nouvelle étape formatrice. C'est à ce type de destruction que je me suis attelée en reprenant l'étude de Maurice Molho sur y, après avoir trouvé dans les pensées de Pascal quelque consolation à ce que j'étais en train d'opérer.

---

<sup>30</sup> Guy de Maupassant, introduction à *Pierre et Jean*, « Le roman », Paris, Albin Michel, 1982, p. 24-25.

Quand on veut reprendre avec utilité, et montrer à un autre qu'il se trompe, il faut observer par quel côté il envisage la chose, car elle est vraie ordinairement de ce côté-là, et lui avouer cette vérité, mais lui découvrir le côté par où elle est fausse. Il se contente de cela, car il voit qu'il ne se trompait pas, et qu'il manquait seulement à voir tous les côtés ; or on ne se fâche pas de ne pas tout voir, mais on ne veut pas s'être trompé ; et peut-être que cela vient de ce que naturellement l'homme ne peut tout voir, et de ce que naturellement il ne se peut tromper dans le côté qu'il envisage ; comme les appréhensions des sens sont toujours vraies. <sup>31</sup>

Il m'a fallu aussi renoncer, en très grande partie, à la présentation du verbe espagnol de Jean-Claude Chevalier dans « Le verbe, une fois de plus ». Ce renoncement, lui aussi récent dans mon parcours, s'est fait à la faveur d'une théorie – la nouvelle théorie des modes de Gilles Luquet – qui balayait toute une tradition, et a pu se produire parce qu'il prenait toute sa place et toute sa portée dans une certaine perspective : ma recherche d'une méthode pleinement satisfaisante et opérationnelle reposant sur l'observation du signifiant.

### **– Abandonner ses propres vues**

Il faut aussi au chercheur une certaine humilité pour reconnaître qu'il s'est trompé lui-même, et reprendre totalement ou partiellement, en vue de peaufiner ou d'améliorer notablement, l'une de ses études. Il m'a bien fallu admettre que l'approche dans ma thèse était insuffisante. J'ai donc repris, très tôt, les choses exactement dans

---

<sup>31</sup> Pascal, *Pensées (Pensées sur l'esprit et sur le style)*, Paris, Garnier-Flammarion, p. 52.

l'autre sens. J'ai opéré une rotation complète et postulé un seul signifié de langue pour *ende*, les emplois décrits dans ma thèse n'en étant qu'une exploitation discursive. Ayant eu la chance de percevoir assez tôt mon erreur d'appréciation, j'ai pu en m'engageant pleinement dans la recherche, mesurer toute l'importance de l'acquisition d'une bonne méthode, et accepter, pour la suite de mes recherches, qu'une franche destruction peut être salutaire.

Prendre connaissance de quelques abandons dans ce genre-là est l'occasion, pour un chercheur inexpérimenté, d'observer comment opèrent les chercheurs plus aguerris, et les obstacles auxquels ils ont pu être confrontés, eux aussi, à quelque moment de leur parcours. Observer quelques modèles de renoncements constitue une bonne formation pour le jeune chercheur et, finalement, une bonne définition de ce qu'est la recherche : un cheminement. C'est cet exemple que nous procure Jean-Claude Chevalier, auteur de la « Syntaxe des pronoms compléments » en 1980, qui nous propose une autre approche avec la « Chrono-syntaxe et collocation des pronoms compléments en espagnol » en 1999, en se jugeant lui-même, et d'entrée de jeu, plutôt sévèrement :

Rien à retirer ou à contredire, mais tout à reprendre : c'est peut-être le jugement le moins injuste qui se puisse porter aujourd'hui sur *Syntaxe des pronoms compléments*, étude déjà ancienne.<sup>32</sup>

Le parcours de Gilles Luquet est à cet égard, aussi, plein d'enseignement pour le chercheur qui se cherche. Sa nouvelle théorie des modes, épurée, stylisée, est

---

<sup>32</sup> Jean-Claude Chevalier, « Chrono-syntaxe et collocation des pronoms compléments en espagnol », *Mélanges K. Mantchev*, 1999, p. 68.

l'aboutissement d'une longue réflexion, de remises en cause de ses propres recherches, somme toute, l'aboutissement d'un cheminement scientifique personnel, avec ses destructions et renoncements, mais aussi, en tout point, le produit d'un parcours de recherche où l'on n'est pas seul, où, qu'on le veuille ou non, on se trouve inscrit dans une suite, une continuité.

Exposer les fondements d'une théorie, c'est non seulement présenter les raisons pour lesquelles on y croit soi-même mais c'est expliquer au lecteur qu'elle est le produit d'un parcours, de postulats théoriques partagés par d'autres, et aussi, bien sûr, en dehors de l'espagnol. Dans le cas de Gilles Luquet, c'est assez saisissant. En abordant cette théorie dans un tout autre contexte que celui de l'élaboration d'un cours d'agrégation, par exemple, en vue de me l'approprier pour les besoins de mon étude sur la concordance des temps, et en m'y « plongeant » réellement, il m'a fallu défaire le tissage longuement élaboré, parfois défait et refait, par Gilles Luquet, et, de fait, dans une perspective inversée à la sienne. C'est aussi en cela que consiste la formation du chercheur : défaire l'écheveau, emprunter le parcours inverse de l'auteur d'une théorie, remonter le temps de la construction, en retrouver les temps forts.

Enfin, saisir une théorie c'est tenter d'entrer dans l'abstraction telle que la conçoit l'auteur, ici, en l'occurrence, celle de Gilles Luquet, et ce n'est pas la moindre des difficultés. Chacun a son type d'abstraction, et chacun son mode de représentation de cette abstraction. Il n'est pas si simple de comprendre et de rendre compte d'une théorie parce que sa vision est singulière. C'est bien cette singularité que souligne Oswald Ducrot dans son avant-propos à *Dire et ne pas dire* :

[...] à toute théorie linguistique est liée une image, une perception particulière des faits langagiers, une façon de les voir et de les vivre. Si elle réussit, si elle « prend », elle constitue un moment de l’histoire du langage, en ce sens qu’elle impose une représentation de la parole, qui est elle-même une forme historique de la parole.<sup>33</sup>

C’est cette voie que j’entends poursuivre, parce qu’il me plaît de chercher à mieux comprendre ce qui existe déjà. Comme le dit Guillaume, « être linguiste ne sert à rien » :

Ainsi la linguistique – la grammaire savante – est une science qui n’apporte à l’homme aucune force nouvelle. Elle lui permet seulement de mieux comprendre l’état et la nature de la puissance intellectuelle qu’il possède à une date donnée, sans que cette puissance soit, de ce chef, accrue le moins du monde. Au résumé, être linguiste ne sert à rien. La linguistique est de toutes les sciences la moins pragmatique.<sup>34</sup>

## RÉCAPITULATIF DES ŒUVRES, OUVRAGES ET TRAVAUX CITÉS

Alonso, Dámaso, *Hijos de la ira*, Madrid, Castalia, 1988.

Flaubert, Gustave, *Madame Bovary*, Paris, Gallimard, 1972.

Traductions : *Madame Bovary*, Madrid, Cátedra, 1990 (Germán Palacios) ;  
*Madame Bovary*, Barcelona, Planeta, 1982 (Joan Sales) ; *Madame Bovary*,  
Madrid, Alianza Editorial, 1989 (Consuelo Berges) ; *Madame Bovary*, Madrid,

---

<sup>33</sup> Oswald Ducrot, avant-propos à *Dire et ne pas dire*, Paris, Hermann, 1998 (1<sup>e</sup> édition 1991).

<sup>34</sup> *Principes de linguistique théorique de Gustave Guillaume*, Roch Valin (dir.), Les Presses de l’Université Laval-Québec – Paris, Klincksieck, 1973, p. 31.

Espasa Calpe, 1986 (Pedro Vances) ; *Madame Bovary*, Barcelona, Bruguera, 1986 (Carmen Martín Gaité).

*Libro del Caballero Zifar*, Madrid, Castalia, 1982.

Marías, Javier, *Mañana en la batalla piensa en mí*, Madrid, Alfaguara, 2000.

*Primera Crónica General*, tomes I et II, Madrid, Gredos, 1977.

Pérec, Georges, *La disparition*, Paris, Denoël, 1969.

Pérec, Georges, *El secuestro*, traducción de Marisol Arbúes, Mercè Burrel, Marc Parayre, Hermes Salceda et Regina Vega, Barcelona, Anagrama, 1997.

Ponce, Néstor, *El intérprete*, Rosario (Arg.), Beatriz Viterbo Editora, 1998.

Roa Bastos, Augusto, *Yo, el Supremo*, Madrid, Cátedra, 2003.

.....

Alonso, Martín, *Diccionario Medieval Español desde Las Glosas Emilianenses y Silenses (S.X) hasta el siglo XV*, Universidad Pontificia de Salamanca, 1986.

Alvar, Manuel et Pottier, Bernard, *Morfología histórica del español*, Madrid, Gredos, 1983.

Badia Margarit, Antonio, « Los complementos pronominalo-adverbiales derivados de "ibi" e "inde" en la Península Ibérica », *Revista de Filología española*, XXXVIII, 1947, p. 62-74.

Benveniste, Émile, « Le langage et l'expérience humaine », *Problèmes du langage*, Paris, Gallimard, Collection Diogène, p. 3-13.

Cassirer, Ernst, *Essai sur l'homme*, Paris, Les éditions de minuit, 1975 (édition originale *An Essay on man*, Yale University Press).

Chevalier, Jean-Claude,

- « Chrono-syntaxe et collocation des pronoms compléments en espagnol », *Mélanges K. Mantchev*, 1999, p. 68-90.
- « De Guillaume à une linguistique du signifiant », *Modèles linguistiques*, vol. 33, XVII, 1996, p. 77-92.
- *Verbe et phrase (le problème de la voix en espagnol et en français)*, Éditions Hispaniques, Paris, 1978.

Chevalier, Jean-Claude et Delpont, Marie-France, *Problèmes linguistiques de la traduction, l'horlogerie de Saint Jérôme*, Paris, L'Harmattan, 1995.

Delpont, Marie-France,

- « Remarques sur la morphologie et sur la syntaxe des constructions dites absolues », Journées d'études du GERLHIS, 14-15 mars 2008, à paraître.
- « Genèse de la phrase, genèse de la périphrase : le niveau du langage chez Gustave Guillaume », *Genèse de la « phrase » dans la diversité des langues, Modèles Linguistiques*, t. XXV, fasc.1 et 2, 2004, p. 115-127.
- « Diachronie et synchronie. Le problème de la subduction », *Du percevoir au dire. Hommage à André Joly*, D. Leeman, A., Boone éd. et alii, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 277-289.

Dumanoir, Virginie et Le Tallec-Lloret, Gabrielle, *Espagnol médiéval – Langue et littérature castillanes XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles*, Presses Universitaires de Rennes, 2006.

Fortineau, Chrystelle,

- « Traduire la créolité. Remarques sur la traduction en espagnol de *Texaco* de Patrick Chamoiseau », XII<sup>e</sup> Colloque international de Linguistique ibéro-romane, LIBERO, Rennes, 24-26 septembre 2008, à paraître.



- « Un cas de non-concordance : les structures absolues en espagnol médiéval », Actes du colloque sur la Concordance des Temps, SEMH-Sorbonne – GERLHIS, 30-31 mai 2008, Colegio de España, Paris, à paraître.
- Gracia Barrón, Justino, « À propos des structures clivées », in Christian Lagarde (éd.), *La linguistique hispanique dans tous ses états, Actes du X<sup>e</sup> Colloque de linguistique hispanique* (Perpignan 14-16 mars 2002), p. 291-299.
- Guillaume, Gustave,
- *Essais et mémoires de Gustave Guillaume – prolégomènes à la linguistique structurale I*, Ronald Lowe (dir.), Les Presses de l'Université Laval-Québec, 2003.
- « Comment se fait un système grammatical ? » (1939), *Langage et science du langage*, Paris, Nizet – Presses de l'Université Laval-Québec, 1984, p. 108-119.
- *Principes de linguistique théorique de Gustave Guillaume*, Roch Valin (dir.), Les Presses de l'Université Laval-Québec – Paris, Klincksieck, 1973.
- Jakobson, Roman, « Structures linguistiques subliminales en poésie » (1970), *Huit questions de poétique*, Tzvetan Todorov (dir.), Paris, Seuil, 1977, p. 109-126.
- Jiménez, Maria, *La préposition a en espagnol contemporain : recherche d'un représenté possible*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, « Thèses à la carte », 1996.
- Lagarde, Christian, « Langue, discours et représentations de la norme dans les manuels français de grammaire espagnole », XII<sup>e</sup> Colloque international de Linguistique ibéro-romane, LIBERO, Rennes, 24-26 septembre 2008, à paraître.
- Launay, Michel, « Trois questions sur l'apocope », *Bulletin Hispanique*, LXXXVII, 3-4, 1985, p. 425-445.

Le Tallec, Gabrielle, *Étude syntactico-sémantique de la particule espagnole ende : diachronie d'une disparition*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, « Thèses à la carte », 2001.

Luquet, Gilles,

– « Le signifié de langue en tant que représentation différentielle : le cas des formes verbales inactualisantes », in Gilles Luquet (éd.), *Le signifié de langue en espagnol*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2006, p. 105-113.

– *La teoría de los modos en la descripción del verbo español*, Madrid, Arco/Libros, 2004.

– *Regard sur le signifiant. Études de morphosyntaxe espagnole*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2000.

Macchi, Yves, « *Lugar et Sitio* : deux conceptualisations opposées du site de localisation », XII<sup>e</sup> Colloque international de Linguistique ibéro-romane, LIBERO, Rennes, 24-26 septembre 2008, à paraître.

Marchello-Nizia, Christiane, *L'évolution du français – Ordre des mots, démonstratifs, accent tonique*, Paris, Armand Colin, 1995.

Molho, Maurice, « *SOY, ESTOY, VOY, DOY* - Essai sur la sémiologie des verbes d'existence en espagnol », *Mélanges de Philologie romane dédiés à la mémoire de J. Boutière*, Liège, Editorial Soledi, 1971.

Penny, Ralph, *Gramática histórica del español*, Barcelona, Ariel, 1993.

Rastier, François « Conditions d'une linguistique des normes », in G. Siouffi, A. Steuckardt (éds.), *Les linguistes et la norme : aspects normatifs du discours linguistique*, Berne, Peter Lang, 2007, p. 3-20.

Serralta, Frédéric, « Une *fausse norme* qui a la vie dure », *Les langues néo-latines*, n°  
290, 1994, p. 107-114.

## TABLE DES MATIÈRES

<b>Avant-propos</b> .....	4
I – L’espagnol ancien : point de départ d’une réflexion centrée sur l’approche diachronique de la langue (1998-2005).....	8
<b>A- Histoire d’une disparition</b> .....	9
– L’étude diachronique de Nantes (1998).....	13

– L’approche référentialiste ou l’insatisfaction – Thèse (1999).....	14
<b>B- À la recherche de l’unité.....</b>	<b>16</b>
– Recherche du signifié de langue, Lille (2000).....	16
– Déflexité et mécanisme prépositionnel : l’accusatif prépositionnel dans la <i>Primera Crónica</i> , Perpignan (2002).....	19
<b>C- Retour au problème de traduction.....</b>	<b>22</b>
– La langue, outil de communication ou objet culturel ? Angers (2002).....	22
– Approche contrastive espagnol/français : histoire d’une bifurcation.....	28
– Déflexité et nouvelles perspectives.....	35
<b>II – L’espagnol moderne : de l’unité à la diversité et de la diversité à l’unité (2003-2007).....</b>	<b>37</b>
<b>A- Le choix aspectuel : la navette entre la langue et le discours.....</b>	<b>38</b>
– <i>Haber</i> au futur + participe passé, Santiago de Cuba (2003) ; <i>haber</i> au conditionnel + participe passé, Santiago de Cuba (2005).....	39
– Linguistique et littérature : le choix aspectuel dans <i>Hijos de la ira</i> de D. Alonso, Dijon (2003) ; variations d’aspect chez J. Marías, Rouen (2006).....	43
<b>B- Contrainte et liberté syntaxiques.....</b>	<b>49</b>
– La structure absolue dans <i>El intérprete</i> de N. Ponce, Toulouse (2005).....	50
– Construction et destruction de la fonction auctoriale : de l’unique au multiple dans <i>Yo, el Supremo</i> , Paris (2007).....	57
<b>C- Faits de langue, faits de discours : retour sur un faux débat.....</b>	<b>59</b>
– Journées de la SHF, Paris (2004).....	59

III – À la recherche d’un « garde-fou » : le signifiant linguistique (dernière période).....	69
<b>A- Premières approches de la linguistique du signifiant.....</b>	<b>70</b>
– Nouvelle lecture de <i>Ende</i> (2003).....	70
– Rapprochement physique avec <i>Onde</i> , Paris (2005).....	74
<b>B- Comment concilier l’étude du signifiant et les évolutions diachroniques ?.....</b>	<b>75</b>
– <i>Fueras ende</i> , Mérida-Mexique (2006).....	76
– Syntaxe et <i>deixis</i> en espagnol ancien : le choix d’un repérage, Lugo (2007).....	80
– Retour sur <i>Y</i> , Paris (2008).....	82
– <i>O, do, onde, donde</i> : côté <i>signifiance</i> , San Francisco (2008).....	87
<b>C- L’unité, la diversité et... le sujet parlant.....</b>	<b>90</b>
– La concordance des temps : question de méthode, les méthodes en question, Paris (2008).....	90
<b>Conclusion.....</b>	<b>95</b>
<b>Récapitulatif des œuvres, ouvrages et travaux cités.....</b>	<b>101</b>